

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

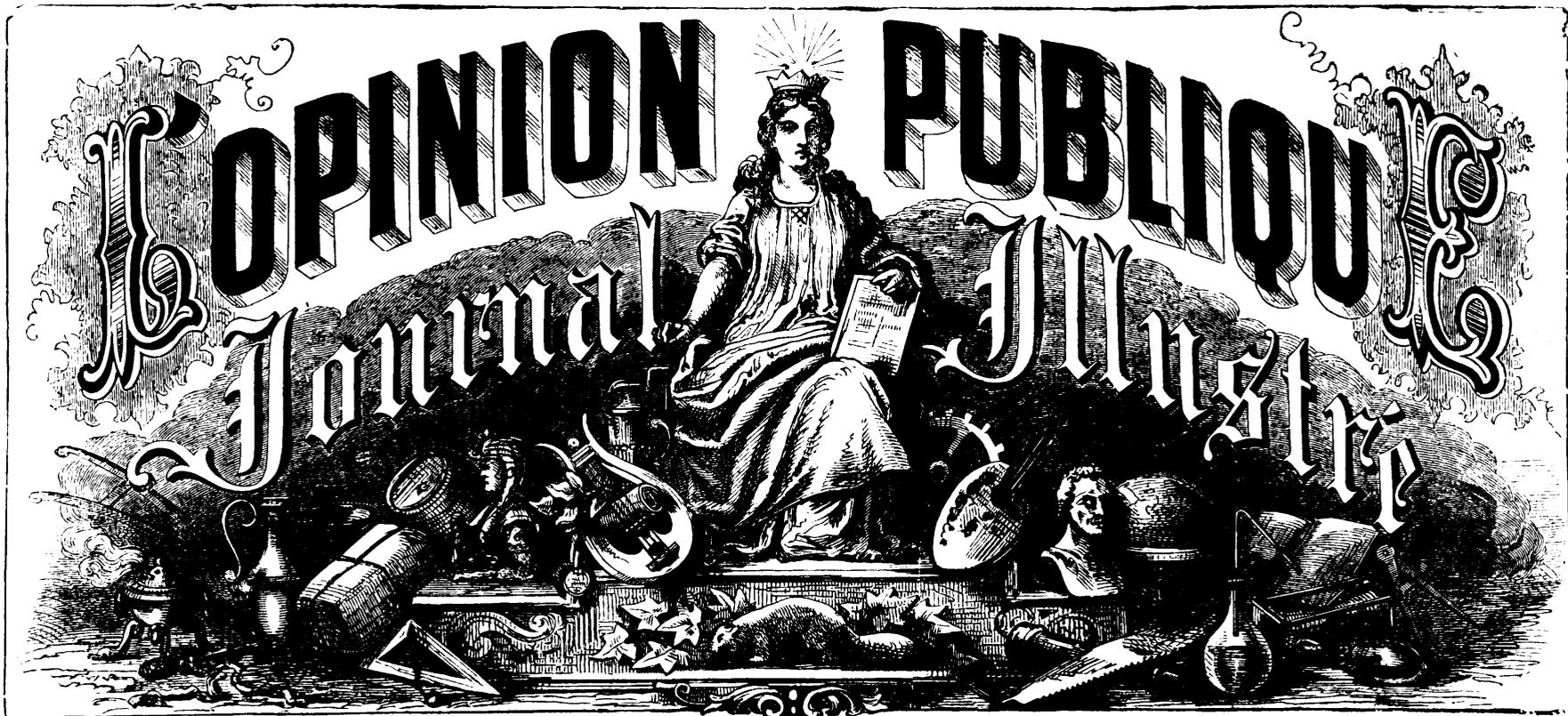
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



LA SAINT-JEAN-BAPTISTE A OTTAWA

Si M. Joseph Tassé n'était pas déjà président de la société St. Jean-Baptiste d'Ottawa, le patriotique discours qu'il a prononcé le 24 juin, jour anniversaire de cette fête nationale, l'aurait certainement fait choisir pour occuper cette charge l'année prochaine.

Cette harangue, car c'en est une véritable, a le mérite de présenter, en un langage aussi chaud que brillant, l'abrégé glorieux de l'histoire du Canada français. L'accent en est si sincère, si convaincu, que l'inspiration se maintient ferme et large du commencement à la fin; il y a là un souffle ardent, plein de jeunesse et de poésie; c'est presque un hymne en prose auquel il ne manque qu'une musique appropriée pour en faire une œuvre lyrique.

Persuadés que nos lecteurs nous sauront gré de leur servir ce sommaire historique, nous remercions l'auteur d'avoir bien voulu en offrir la primeur à *L'Opinion Publique*.

Discours prononcé par M. Joseph Tassé, Président de la Société St. Jean-Baptiste.

MONSEIGNEUR (1), MESDAMES ET MESSIEURS,

Nous avons été témoins aujourd'hui d'un beau et touchant spectacle qui doit faire assurément notre orgueil, comme il a fait l'admiration de l'étranger. Pour n'être pas nouveau, ce spectacle n'en réjouit pas moins tout cœur canadien, et si j'avais un souhait à former, ce serait celui de le voir se renouveler longtemps encore, à pareille date, et avec le même succès.

Oui, Mesdames et Messieurs, la fête nationale a été célébrée aujourd'hui en cette ville d'une manière digne d'une aussi imposante solennité. La population française de la capitale s'est ralliée non-seulement comme un seul homme à l'ombre du drapeau national, mais bon nombre de compatriotes du Bas-Canada ont aussi pris part à nos réjouissances, donnant une nouvelle preuve de l'union qui doit régner entre tous les groupes français de la vallée de l'Outaouais.

L'année dernière, nous avons eu la bonne fortune de chômer la fête St. Jean-Baptiste avec nos compatriotes de la jeune et florissante ville de Hull. Cette fois, ce sont les Canadiens-Français de la Pointe-Gatineau qui sont venus nous offrir une alliance patriotique, que nous serons toujours heureux d'accepter et même de rechercher. Leur présence à notre fête nous a été singulièrement agréable, car nous voyons en eux les représentants non-seulement d'une paroisse, mais de toute une province—la vieille province de Québec—qui est l'objet de nos plus vives sympathies comme de nos plus chères affections.

De pareilles démonstrations—est-il besoin de l'affirmer?—ne peuvent qu'avoir les meilleurs résultats pour notre nationalité, car elles sont un témoignage non équivoque de notre patriotisme, de notre vitalité, de notre bonne entente—sans laquelle surtout il ne nous serait pas possible de conserver notre juste part d'influence au milieu des races émergentes qui

nous entourent. Nous sommes la minorité dans cette importante partie du pays, et, comme tels, nous sommes exposés à nous laisser éliminer par les éléments étrangers. Nous sommes, de plus, les sentinelles avancées de la nationalité franco-canadienne, et, comme tels, nous ne pourrions maintenir notre position qu'en redoublant d'activité et de vigilance, qu'en faisant disparaître toute cause de division qui pourrait nous affaiblir. Or, sachons profiter d'une grande leçon que nous donne l'histoire: Si tant de peuples sont aujourd'hui disparus, si tant d'autres sont presque anéantis ou traînent une existence languissante, c'est que l'union—qui doit puiser sa source dans les principes religieux, dans les saines notions d'ordre social et politique—a cessé un jour de régner au milieu d'eux pour faire place à des dissensions désastreuses.

Nous devons, Mesdames et Messieurs, travailler d'autant plus à notre développement et à notre extension, que nous pourrions ainsi reconquérir la position que nous avaient assignée nos pères dans l'avenir de ce vaste "pays des Outaouais," que je crois appelé à devenir l'un des boulevards de notre nationalité. Nous devons, dis-je, travailler avec d'autant plus d'énergie à augmenter notre force et notre importance, que, bien loin d'être étrangers sur ce sol, nous en avons été les premiers découvreurs comme les premiers colons.

Qui le premier, en effet, sillonna les eaux de la grande rivière qui coule à nos pieds, et pénétra même jusque sur les bords du lac Huron, alors que l'immense région de l'Outaouais était encore dans toute sa sauvagerie et primitive beauté? Qui le premier vint annoncer aux indigènes stupéfaits la venue d'un peuple puissant, qui allait planter la véritable civilisation au milieu des forêts du nouveau monde? N'est-ce pas l'illustre de Champlain, le fondateur de la colonie française du Canada, celui dont le nom et les vertus se dessinent avec tant d'éclat au frontispice de notre histoire? Qui les premiers vinrent annoncer la bonne nouvelle de l'Évangile aux tribus errantes sur les bords de l'Outaouais? N'est-ce pas des missionnaires venus du grand pays qui a donné des envoyés de Dieu aux coins les plus reculés de la terre?

De nos jours encore, qui les premiers s'enfoncent dans les profondeurs inexplorées de cette immense vallée de l'Outaouais, à elle seule assez grande pour y tailler même un pays? N'est-ce pas ces héroïques apôtres, ces intrépides Oblats, dignes successeurs des premiers missionnaires, dont le zèle apostolique s'exerce bien au-delà du lac Témiscaming, non loin même des glaces de la Baie-d'Hudson?

Pionniers de la foi dans cette région, nous avons encore été les pionniers de la colonisation. Sans dérober aux autres nationalités le mérite des établissements qu'elles ont fondés en ces lieux, au milieu de bien grandes difficultés, ne pouvons-nous pas réclamer une large part dans le mouvement de colonisation qui, depuis vingt ans, a métamorphosé cette région au point que son progrès a été plus rapide que celui de n'importe quelle autre partie du pays? Et ces pionniers de la colonisation n'ont-ils pas été eux-mêmes devancés par nos voyageurs canadiens dont la joyeuseté et le courage au milieu des plus grands dangers sont devenus légendaires? Cette ville même, qui grandit si rapidement, ne compte-t-elle pas parmi ses premiers occupants des voyageurs canadiens, qui nous reviennent à certaines périodes de l'année en bandes nombreuses, et donnent à notre ville une physionomie si particulière?

Si, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, nous jetons maintenant un coup d'œil dans une autre direction, nous pouvons y voir des

traces du génie de la nation dont nous descendons.

L'étranger qui, aujourd'hui, parcourt l'Ouest en tous sens, s'étonne de lire des noms français au berceau de presque toutes ses grandes cités, entre autres: St. Louis, Détroit, Pittsburgh, Peoria, et il admire avec quelle sûreté de coup d'œil les premiers pionniers avaient pres-enti leur importance future, en jetant au milieu de la solitude les bases de villes maintenant florissantes. Eh bien! que l'on remonte à l'origine de quelques-unes des villes haut-canadiennes, et l'on pourra également y exhumer des souvenirs canadiens.

La métropole provinciale, Toronto, ne s'élève-t-elle pas là même où le fort Rouillé servait autrefois de poste avancé pour protéger la colonie naissante et son commerce de l'Ouest contre les incursions des indiens? La ville de Kingston n'a-t-elle pas été bâtie sur les ruines du vieux fort Frontenac, qui portait le nom du plus grand homme qui, après Champlain, ait présidé aux destinées de la Nouvelle-France, et qui, bien des fois, fut témoin de la vaillance et des prouesses de ses défenseurs? Niagara contenait aussi autrefois un poste très-important, qui ne se rendit qu'après la plus courageuse résistance. Il n'est pas sans intérêt non plus d'ajouter que les trois magnifiques lacs qui enveloppent de leurs eaux majestueuses la province d'Ontario portaient aussi, dans l'origine, des noms français. Le lac Ontario s'appelait le lac Frontenac; le lac Érié, le lac de Conti, et le vaste lac Huron était connu sous le nom de lac d'Orléans. Oui, partout, sur les bords du St. Laurent et du Mississipi, comme tout le long des lacs de l'Ouest, la France a laissé d'indestructibles souvenirs.

Mais il n'y a pas seulement que des ruines, que des pierres, que les cendres de nos aïeux, que le souvenir de leurs exploits pour rappeler le nom de notre ancienne mère-patrie, dans cette grande province d'Ontario, où l'élément britannique, grâce à des renforts constants d'émigration, a pris un ascendant que nous ne saurions lui disputer. En effet, que l'on traverse cette province, et l'on sera tout surpris, agréablement surpris, de trouver à son autre extrémité une nombreuse population française, qui descend en bonne partie de ces hommes intrépides et aventureux qui allèrent planter le drapeau de la civilisation au milieu des déserts de l'Ouest. Oui, que l'on parcoure, par exemple, les comtés d'Essex et de Kent, et l'on sera tout surpris d'y trouver quinze mille Franco-Canadiens au moins, des villages distincts, groupés autour du clocher de l'église catholique, dociles à l'enseignement de leurs prêtres, ayant conservé l'amour du nom français, l'usage de cette belle langue française que nous sommes si fiers de parler, et ces bonnes et vieilles coutumes de nos pères, qui malheureusement se font de plus en plus rares.

Aujourd'hui même, s'il nous eût été possible de nous transporter au milieu d'eux, nous aurions pu être témoins de la vivacité de leurs sentiments patriotiques et religieux, par l'entraînement et l'enthousiasme avec lesquels ils ont dû chômer la fête patronale. Nous aurions pu les voir, ce matin, se rendant en grand nombre à leurs églises pour placer sous la protection de Dieu leur nationalité et l'amour de la patrie; défilant ensuite en rangs pressés au son joyeux des fanfares nationales; puis s'enthousiasmant sous le souffle d'une parole éloquente au récit des actions glorieuses de leurs ancêtres; et nous aurions pu voir probablement plus d'une larme couler au souvenir de la patrie absente, au souvenir de ce sol aimé du Bas-Canada, auquel les rattachent tant de liens qui nous sont chers à tous.

Les efforts que nous faisons, Monseigneur, Mes-

dames et Messieurs, pour maintenir la race française dans la vallée de l'Outaouais, dans la province d'Ontario, ne sont certes pas infructueux, et tous les ans, malgré les flots de l'émigration étrangère qui menace de nous déborder, nous avons à enregistrer de nouveaux progrès, de nouveaux triomphes. Sans être bien rapide, notre marche ascendante n'en est pas moins progressive et rassurante. Peu à peu nous étendons les bornes de notre influence, et avant longtemps la position des Canadiens-Français groupés au pied des Laurentides ou sur les confins de cette province, se sera considérablement améliorée. Notre progression naturelle est certainement plus rapide que celle d'aucune autre race, et déjà les Canadiens-Français de la province d'Ontario sont plus nombreux que ne l'étaient nos pères à la cession du pays, lesquels, après un peu plus d'un siècle, ont laissé une glorieuse lignée de près de deux millions de descendants.

Bien des difficultés nous sont sans doute encore réservées; mais n'allons pas nous décourager, n'allons pas faiblir au milieu des luttes qu'il nous faudra soutenir pour la cause sacrée de la patrie. Si jamais le découragement allait s'emparer de nous, il nous suffirait alors de jeter un coup d'œil sur notre passé, de parcourir quelques-unes des pages de notre histoire, pour y puiser de nouvelles forces et un nouveau courage.

Car, si jamais hommes se sont trouvés en face de difficultés exceptionnelles et d'adversités de toute nature, c'étaient bien nos pères. Pendant plus d'un siècle et demi, il leur a fallu se maintenir dans ce pays les armes d'une main et l'autre appuyée sur la charrue, sans cesse aux prises avec les hordes sauvages qui infestaient la colonie, ou bien avec les armées ennemies qui menaçaient de l'envahir. Et l'histoire ne dit pas que jamais ils se soient découragés. Elle proclame, au contraire, que ni l'abandon de la mère-patrie, qui fut si sensible à nos vœux français, que ni les forces écrasantes de l'ennemi, que ni les horreurs de la famine, que ni des malheurs sans exemple ne purent abattre leur indomptable courage. Elle proclame, dis-je, que tous eussent préféré s'ensevelir sous les ruines de la patrie, plutôt que de manquer au devoir qu'ils avaient à remplir envers leur roi—qui pourtant les abandonnait; envers leurs ancêtres, qui ne leur avaient légué que des traditions de gloire, et envers leurs descendants, qui s'inspireraient plus tard de leur noble exemple.

Et après la cession du pays, si la lutte prit une autre forme, elle ne fut ni moins importante, ni moins difficile à soutenir. Il fallut à nos pères un courage, un dévouement, une force de résistance extraordinaire pour ne pas se laisser ravir des droits garantis pourtant par un traité solennel, et pour nous conserver ce triple joyau de notre couronne nationale: *Nos institutions, notre langue et nos lois*, que nous sommes si fiers de posséder.

Ces luttes si glorieuses et si pénibles tout ensemble n'ont pas eu seulement pour résultat de déjouer la trame inique formée contre notre existence nationale. Elles portaient avec elles le germe fécond de toutes ces libertés politiques, civiles et religieuses, dont jouissent aujourd'hui les citoyens de ce pays sans distinction d'origine ou de religion, après avoir été scellées du sang de nos patriotes. Aussi, si Napoléon a pu dire à son armée d'Afrique que quarante siècles la contemplaient du haut des Pyramides, nous pouvons affirmer à notre tour avec encore plus d'orgueil, que deux siècles et demi d'un passé glorieux contemplent aujourd'hui la race française au Canada.

A la gloire donc d'avoir conservé la colonie de Champlain, au point qu'elle faisait dire à

[1] Sa Grandeur Mgr. Duhamel, évêque d'Ottawa.

un esprit éclairé, M. Ampère, "qu'il avait trouvé la France au bout du monde," nos pères peuvent réclamer le mérite d'avoir puissamment contribué par leur fière attitude à donner à ce pays son autonomie politique et nationale. Car, disons-le en passant, notre dépendance coloniale n'est plus que fictive, l'intervention de la mère-patrie dans la politique canadienne est de plus en plus rare, et nous jouissons d'une plus grande somme de véritable liberté qu'aucun autre pays au monde. Aussi, l'Angleterre ne compte pas aujourd'hui de sujets plus dévoués, plus loyaux que les Canadiens-Français, qui, selon la prédiction du regretté Lord Elgin, pourraient bien être les derniers à tenir la hampe du drapeau britannique sur ce continent. Ah! oui, Mesdames et Messieurs, nous avons trop fait, nous avons franchi trop d'obstacles, nous avons remporté trop de triomphes, pour n'avoir pas foi dans notre avenir, dans nos destinées. Les épreuves qui nous attendent sont inséparables de notre position dans ce pays, mais nous saurons les vaincre si, comme aujourd'hui, si, comme par le passé, nous savons toujours confondre dans une même unité de sentiments ces deux idées si essentielles de l'humanité, de toute société bien constituée: Religion et Patrie.

Bien des fois on a prêté notre anéantissement, bien des fois on nous a conseillé de nous résigner à notre disparition prochaine. Mais les prophètes de malheur sont passés, et nous n'en avons pas moins continué de nous fortifier et de nous développer avec une rapidité merveilleuse, unique peut-être dans les annales des peuples. Des orages bien terribles sans doute ont agité l'arbre de notre nationalité, mais cela ne l'a pas empêché de grandir, de se couvrir d'une riche floraison, et de pousser des racines profondes non-seulement sur le sol canadien, mais sur les bords de beaucoup des grands fleuves de l'Amérique.

La Mère Marie de l'Incarnation, qui vécut dans les premiers temps de la colonie, parlant de l'existence providentielle des Canadiens-Français, écrivait ces paroles caractéristiques: "Cependant on roule, et lorsqu'on pense être au fond d'un précipice, on se trouve encore debout." Cela n'a pas cessé d'être vrai, et notre nationalité s'est toujours relevée saine et vigoureuse après les plus grands revers qui puissent être réservés à un pays.

A ceux qui nous accusaient de n'avoir pas notre virilité d'autrefois, de nous être émusés au sein des douceurs de la paix, de ne plus connaître les grands sacrifices, les grands dévouements, nous leur avons répondu victorieusement, il y a quelques années, en envoyant de l'autre côté des mers, au milieu de l'étonnement des vieilles populations de l'Europe, cinq cents braves jeunes gens, la fleur de notre jeunesse, pour défendre la plus noble des causes, la cause sacrée de l'indépendance de l'Eglise, personnifiée par l'immortel pontife Pie IX. Et à ceux qui feignaient de ne pas croire à notre vitalité nationale, nous leur avons répondu l'année dernière en accourant à Montréal au nombre de cinquante mille, des quatre coins de l'Amérique du Nord, non-seulement dans un simple but de réjouissances fraternelles, de réjouissances patriotiques, mais pour attester à la face de ce pays, à la face des autres peuples, que les Canadiens-Français, épars sur ce continent, formeraient au besoin une ligne puissante, une ligne formidable, une véritable Sainte-Hyacinthe, pour protéger le glorieux patrimoine de leurs ancêtres.

Un mot, Monseigneur, Mesdames et Messieurs, et je termine. Sur le monument qu'on a élevé à Londres, à la mémoire d'un des plus grands hommes de l'Angleterre, Horace Nelson, on lit les simples et sublimes paroles que cet illustre guerrier adressa à ses troupes, avant de remporter la victoire de Trafalgar, où il trouva une mort glorieuse: *England expects every man to do his duty*; "l'Angleterre compte que chaque homme fera son devoir." Eh! bien, ne pouvons-nous pas nous appliquer les dernières et mémorables paroles du héros mort noblement pour le salut de sa patrie? Oui, le Canada compte que chaque homme fera son devoir; la nationalité franco-canadienne compte que chacun de ses enfants fera son devoir, que chacun de ses enfants restera fidèle aux traditions du passé, que chacun de ses enfants continuera de marcher dans la voie de l'honneur, et de beaux jours—joyeux—en persuadés—luiront pour notre pays, qui est certainement appelé aux plus hautes destinées dans l'histoire de ce continent.

ECHOS DE PARTOUT

Une statue de Christophe Colomb, due au ciseau de Cordier, un sculpteur français, est sur le point d'être érigée sur une des places de Mexico.

Michel Lévy, le fameux éditeur de Paris, a laissé une fortune de \$3,000,000. On ne connaît pas encore l'héritier, son testament n'ayant pas encore été trouvé.

Le docteur Kenealy, le célèbre défenseur du faux Tichborne, parcourt en ce moment les diverses villes de l'Angleterre pour y prononcer des discours. Cette industrie nouvelle est, paraît-il, des plus lucratives, puisque le doc-

teur a réalisé plus de 300,000 francs de bénéfices. Voilà ce qui va rendre rêveurs quelques-uns de nos confédérés.

Un descendant de l'illustre Sobieski, ce roi de Pologne qui sauva Vienne des Turcs, viendrait mourir dans la plus profonde misère à l'hôpital de Sainte-Elizabeth, de Covington (Kentucky). En 1832, Maximilien-Jean Sobieski, alors âgé de vingt-deux ans, prit une part active au soulèvement de la Pologne. Il fut pris et envoyé en Sibérie. Dix ans après, il était gracié sous la condition de s'exiler. C'est alors qu'il se retira aux Etats-Unis.

Parmi les congrégations et communautés déclarées dissoutes et interdites en Prusse, se trouve celle des Dames catholiques anglaises, ramification de la maison du même ordre qui existe en France. Ce couvent était à Brudersheim. Le jour du départ, toute la population, sans distinction de religion, a voulu leur adresser un adieu sympathique en remerciement des soins qu'elles donnaient pendant si longtemps aux malades, aux pauvres et surtout aux enfants de cette ville.

Le nickel est un métal très-recherché depuis quelques années pour fabriquer les monnaies, certains alliages blancs et pour en recouvrir le fer, par voie électrique. Tandis que les mines d'Europe et d'Amérique semblent s'épuiser de nickel, on vient d'en découvrir à la Nouvelle-Calédonie un gisement extrêmement abondant et d'exploitation facile. Dans ces conditions, n'y aurait-il pas des vœux à faire pour que notre gouvernement adopte le nickel pour la frappe de nos monnaies d'appoint, au lieu et place de bronze? Ce serait tout à la fois plus propre, plus léger et en même temps très-lucratif pour l'Etat.

Il y a des gens qui ne respectent rien. Des Prussiens étaient venus, il y a peu de temps, établir une fabrique de noir animal dans les environs de Metz. Leur industrie paraissant prospérer, on fut amené à rechercher d'où provenait la matière première qu'ils mettaient en œuvre et on ne tarda pas à reconnaître que ce n'était rien moins que les ossements recueillis sur les anciens champs de bataille. Il est vrai qu'aux questions de la police, ils ont répondu qu'ils ne recherchaient et ne recueillaient que les os des chevaux, mais il a été démontré, par une visite faite dans leur établissement, qu'ils ne se faisaient pas faute d'y ajouter les os humains.

Le vice-roi d'Egypte avait depuis longtemps autorisé l'Angleterre à prendre et à transporter chez elle le fameux obélisque connu sous le nom d'*Aiguille d'Alexandrie*. Gens pratiques avant d'être artistes ou archéologues, les gouvernants anglais avaient pensé que le transport d'une pierre, très-fragile à cause de sa grande longueur, pesant près de 300,000 kilogrammes, serait des plus coûteux; aussi, sans renoncer à ce royal cadeau, hésitaient-ils à l'enlever à sa patrie. Plus hardi, un Anglais riche et généreux comme le sont beaucoup de ses compatriotes, aurait résolu de prendre à son compte personnel les 250,000 francs qu'exigerait le transport et de faire apporter à Londres et dresser sur une de ses places l'*Aiguille d'Alexandrie*.

Le feu exerce des ravages considérables dans les bois depuis quelques jours, sur les deux rives de l'Ottawa, et dans quelques autres parties de la province. Sur l'Ottawa, le feu s'étend jusqu'aux faubourgs des villes et menace les habitants. A Renfrew, sur la rive sud, on a craint pour le sort de la ville. A Hull, vis-à-vis Ottawa, on redoute aussi l'élément destructeur, qui se rapproche chaque jour. Un certain nombre de fermes, dans l'intérieur, ont été consumées, et on a à déplorer plusieurs pertes de vie.

On écrit aussi des Trois-Rivières que le feu a fait de grands ravages dans les forêts qui se trouvent au nord de la ville.

Les forges de l'Islet ont été sérieusement menacées dimanche soir et lundi. A Mont-Carmel, quelques cultivateurs ont eu une partie de leurs champs de grains brûlés.

On rapporte qu'il y a eu également de grands incendies dans les forêts qui bordent le haut de la rivière Nicolet.

Un médecin anglais a établi, après un très-grand nombre d'observations faites et de moyennes prises, qu'un enfant, aussitôt après sa naissance, pèse environ 2 kilogrammes 800 grammes, si c'est un garçon; et environ 100 grammes de moins, si c'est une fille. Jusqu'à douze ans, l'égalité de poids entre les deux sexes se continue à très-peu de chose près; mais à partir de cet âge, c'est l'homme, généralement plus grand et plus fort, qui prend la prépondérance. Ainsi un jeune homme de vingt ans arrive à peser 60 à 65 kilogrammes, et une jeune fille du même âge, 50 à 55 seulement. C'est à trente-cinq ans que les hommes atteignent le maximum de leur poids normal, tandis que celui des femmes ne cesse de s'accroître jusqu'à cinquante ans. A l'époque de l'âge mûr, les deux sexes arrivent à peser de quinze à seize fois leur poids au moment de leur naissance. Enfin, le poids moyen de tous les êtres humains des deux sexes, à tous les âges, serait d'un peu plus de 45 kilogrammes.

Par conséquent, s'il est vrai que 1200 millions d'êtres humains vivent sur la terre, on peut calculer leur poids total, soit environ 50 milliards de kilogrammes!

VIEILLES GAZETTES

LV

Le *Canadien* avait des abonnés en dehors du district de Québec. On le voit par la liste de ses agents. Celui des Trois-Rivières était le docteur René Kimber, nommé en novembre 1807, sept mois après le commencement de la guerre intestine allumée dans cette ville par la première élection du Juif Ezéchiel Hart, guerre qui a sa bonne place dans nos annales parlementaires.

Ezéchiel Hart n'était pas un personnage, mais ayant eu la singulière destinée de soulever autour de sa personne le débat relatif à l'émancipation des Juifs, il entre dans le tableau de nos troubles de cette époque.

Elu par une forte majorité française, parce qu'il était homme d'entreprise et peu ou point francophobe, il semblerait que le *Canadien* eût pu l'adopter; mais comme il était ami intime (depuis trente ans) du gouverneur Craig, et que ce dernier en faisait ouvertement son candidat, aucun compromis n'était possible. Aux yeux du *Canadien*, Hart devait être une recrue pour le parti oligarchique.

M. Kimber, attaché à la faction Coffin-Bell qui luttait contre Hart aux Trois-Rivières, s'occupait de répandre le *Canadien* dans sa ville, pour refuter le *Mercury* qui soutenait la cause de Hart. Il faut lire ces polémiques pour étudier les mœurs électorales du temps. La question se compliqua bientôt de deux nouvelles épineuses: savoir si un Juif pouvait faire partie d'une assemblée de chrétiens, et si un juge devait être en même temps député. Le juge Foucher, des Trois-Rivières, ennemi de Hart, se trouvait à son tour sur la sellette. Tout se passa fort bruyamment. Foucher remuait ciel et terre pour garder son siège en Chambre, et Hart, expulsé à chaque session, revenait réélu à chaque session et se voyait remis à la porte. Le gouverneur était furieux. Il faisait peser autant d'influence que possible du côté de Hart, et lui-même eut le soin de loger chez ce dernier dans le voyage qu'il fit aux Trois-Rivières au mois de juin 1809, au moment où une nouvelle élection allait s'ouvrir. J'ai raconté cela en détail quelque part.

Au mois de juillet suivant, M. Kimber s'aperçut que le *Canadien* ne lui arrivait plus du tout. Embargo! Le *Mercury* en profita pour annoncer triomphalement à ses lecteurs que M. Hart venait d'être constitué son agent aux Trois-Rivières!

LVI

D'après un article du *Canadien* du 12 août 1809, M. Jean-Antoine Panet, Orateur de la Chambre, aurait été alors à la tête de ce papier.

On trouvait à redire à cela. Les *Chouayens* exploitaient la situation sous le prétexte spécieux que l'Orateur devait être neutre en politique.

Dans une feuille détachée (fin de novembre 1809) adressée aux électeurs du Bas-Canada, le *Canadien* dit que le Parlement ayant été cassé au sujet de la liste civile, les Antis ont tourné leurs regards du côté de la Presse pour s'appuyer dans les prochaines élections, et qu'ils ont même fondé une feuille française à Québec.

Cette feuille, c'était le *Vrai Canadien*, successeur du *Courrier de Québec*—organe du juge De Bonne et du juge-en-chef Jonathan Sewell. Toujours l'union de l'oligarchie et des *Chouayens*.

Par esprit de ruse, il reproduisait le format et l'apparence matérielle du *Canadien*.

Rédacteur: M. Perreault, greffier de la paix; imprimeur: Pierre-Edouard Desbarats, assistant-greffier de la Chambre d'Assemblée et imprimeur des lois. Les articles étaient dirigés contre la majorité de la Chambre.

Il paraît, dit avec malice le *Canadien*, que «le bureau de poste est le lieu où l'on va souscrire à ce papier: probablement que la poste ne refusera point de le faire circuler...» Les Antis, les Chouayens, les Eco-sais et les Yankés sont tous convertis à la langue française et sont devenus de vrais *Canadiens*.

Le nouveau journal était expédié en masses dans les campagnes, où il pouvait tromper les gens par son titre, son format, identiquement les mêmes que le *Canadien*, et par la teinte que revêtaient ses articles, tous caressants et insidieux. Les Canadiens, ne lisant pas l'anglais, ignoraient que le *Mercury*, ce frère de cœur du *Vrai Canadien*, les accablait en même temps de sarcasmes et citait à jet continu des écrits de voyageurs anglais et français qui ont pris plaisir à dénigrer le Canada et la population française qui l'habite. Le *Canadien* signale ce double manège à l'indignation de ses compatriotes, et dit: «Le tableau que l'on fait de nous ferait rougir les barbares de la côte de Guinée.»

LVII

Il se faisait dans la province, vers le printemps de 1810, des manifestations de fidélité à la couronne britannique pour célébrer le cinquantième anniversaire du règne de George III. Le *Canadien*, loin de s'écarter de ces réjouissances, publia des articles élogieux sur la constitution anglaise; les poètes s'escrimèrent de leur mieux, et les orateurs populaires en firent autant, à la gloire du roi.

Je crois qu'il n'existe pas dans le *Canadien* un seul article, une seule proposition condamnable au point de vue de la constitution et de la pratique anglaise. C'est le plus beau témoignage que l'on puisse rendre en faveur des hommes qui le dirigeaient.

Si, par contre, on examine le *Mercury*, tout change. Violence des attaques et faux principes politiques, rien n'y manque pour nous prouver quels étaient et ce que voulaient les écrivains de cette feuille.

Marchant dans la voie large où doit passer tout sujet britannique, le *Canadien* ne s'écartait pas de la ligne de conduite que l'on admire tant de nos jours chez les journalistes de la haute école.

Organe d'une oligarchie, son adversaire ne pouvant s'appuyer sur rien, il combattait à tort et à travers, soutenant aujourd'hui un principe, demain un autre contraire, selon le besoin, mais toujours fidèle à sa haine du nom français.

Le bon sens tenait lieu d'instruction dans les campagnes, et quand, las de ne pouvoir refuter le *Canadien* en ville, les Antis et les Chouayens se coalisèrent pour publier le *Vrai Canadien*, le même bon sens vit encore clair dans le jeu des ennemis de notre race.

Il fallait en finir, sortir du dilemme et balayer la place devant l'oligarchie humiliée.

BENJAMIN SULTE.

(La fin au prochain numéro)

SCIENCE POPULAIRE

DE L'OXYGÈNE ATMOSPHÉRIQUE

L'atmosphère qui enveloppe la terre a une hauteur immense; mais la pression qu'elle exerce indique qu'elle n'a pas plus de 8 kilomètres, si sa densité est supposée partout la même que celle qu'elle a au niveau de la mer.

Combien pèse-t-elle? Pascal, lors de sa fameuse ascension du Puy-de-Dôme, trouva un nombre effrayant de millions de livres: 8,983,889,440,000,000!!! Quand les chiffres sont si grands, on ne se rend plus compte de leur valeur: ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de

les peindre par quelque image. L'embarras, c'est de trouver l'image.

La composition de l'air sec est de 24 parties d'oxygène et 79 d'azote, en volume, et de 23 d'oxygène et 77 d'azote en poids. A côté de ces deux éléments principaux de la masse atmosphérique, l'acide carbonique compte, en proportions diverses, mais moyennes, pour un litre sur 2,000 d'air. La vapeur d'eau, dont le rôle est des plus importants, vient à son tour modifier d'une façon infiniment variable la constitution de notre océan aérien, en s'y accumulant plus ou moins. Le poids d'air trouvé par Pascal donne, au titre de 23 0/10 d'oxygène, un poids d'oxygène encore fort grand, puisqu'il est de 1,934,197,285 millions de tonnes.

En supposant dans les caves de la banque de France une encaisse de un milliard de francs, et admettant que chaque franc figure une tonne d'oxygène, il faudrait 1,034,197 établissements analogues à la banque de France pour représenter l'ensemble numérique de tonnes trouvées ci-dessus.

Voilà ce qu'il y a d'oxygène disponible dans le grand magasin où nous puisons sans cesse, mais où, ainsi qu'on le voit, il y a sans cesse une restitution constante des quantités enlevées!

Le grand Faraday a calculé que l'oxygène employé par la respiration des hommes était de 500 millions de kilogrammes par jour; par celle des animaux, de 1000 millions; et par les combinaisons, décompositions, combustions et fermentations diverses, etc., des matières à la surface du globe, de 500 millions; cela fait un total de 2,000 millions de tonnes par jour. Pour 6,000 ans, durée généralement supposée à la race humaine, 15,655,744 millions de tonnes.

Nos connaissances géologiques actuelles nous conduisent à assigner, comme fait infiniment probable, une période de soixante siècles d'âge historique. Le chiffre précédent de la consommation en oxygène devra donc être doublé.

Arrêtons-nous un moment, car, parmi ces innombrables tonnes d'oxygène, il y en a quelques-unes qui ont une curieuse origine.

On évalue généralement à 1 1/2 milliard le nombre d'habitants de la terre: parmi ce nombre de mortels, on peut faire 300 divisions, au point de vue du langage. Chaque année, le tiers environ meurt,—plus exactement, 92,000 par jour, un peu plus d'un par seconde. Cet homme qui part à chaque seconde, est d'ailleurs remplacé par un autre qui ne fait que d'arriver... 60 siècles, c'est 1,998 milliards d'hommes disparus. Pour les 120 siècles probables, c'est environ 5,000 milliards de cadavres... Ce chiffre fait légèrement frissonner, n'est-ce pas?

Dans une conférence demeurée célèbre à Londres, le docteur Lankaster présenta un jour à ses auditeurs stupéfaits les résultats de l'analyse complète qu'il avait faite d'un homme pesant 72 kilos. Il montrait à son public: 10 kilos et demi de charbon; 1 kilo de calcium; 670 grammes de phosphore; 28 grammes de sodium, fer, potassium, magnésium et silice. Il n'avait pas apporté les 150 mètres cubes d'oxygène, pesant 55 kilos, les 7 kilos ou 3,000 mètres cubes d'hydrogène et le mètre cube et demi d'azote qu'il avait tirés du corps, à cause, dit-il, du grand volume que tout cela occupait, et il s'en excusa très-galamment vis-à-vis de ses auditeurs... de plus en plus saisis par ces démonstrations terriblement réalistes.

Tous ces éléments combinés, disait-il, représentent dans le corps humain: 55 kil. d'eau, 7 kil. 50 de gélatine, 6 kil. de graisse, 4 kil. de fibrine et d'albumine, 3 kil. 50 de phosphates de chaux et autres sels minéraux.

Telle serait donc, terme moyen, la composition chimique de notre pauvre corps humain. C'est, on le voit, en somme, un composé de corps gazeux, beaucoup d'oxygène à côté d'éléments minéraux en petite proportion, et ces corps gazeux, cet oxygène, doivent rentrer forcément tôt ou tard dans la masse atmosphérique qui est le grand réservoir, la grande cloche, le grand gazomètre.

D'après un autre chimiste de Londres, M. Lewis, qui a ouvert plus de cent cercueils de plomb des catacombes de la grande cité, il paraît qu'au bout de cent ans, on ne trouve plus guère que 7 à 8 kil. d'os, quelque peu de gaz ammoniacal, d'acide carbonique et de l'air... Une moyenne de sept ans, pour obtenir le même résultat dans les cercueils de bois, paraît également être le terme de la dissolution gazeuse complète du corps humain. Ces résultats pour le climat pluvieux d'Angleterre, doivent sans doute recevoir quelques modifications pour des régions plus sèches; mais il me semble qu'en portant à deux cents ans après la naissance l'échéance moyenne de la restitution intégrale à la masse atmosphérique des éléments gazeux du corps humain, on se place dans des conditions fort probables.

Les 500 millions de cadavres disparus auraient, d'après cela, rendu à l'atmosphère, à raison de 55 kil. d'oxygène chacun, 27,500 millions de tonnes.

Dans l'air que nous respirons, il existe de cet oxygène-là. Car la composition de l'atmosphère, brassée sans cesse par les mouvements qu'elle éprouve, demeure homogène. La quantité totale d'oxygène consommé par la respiration, les combinaisons et les décompositions chimiques, s'élève donc à 31,861,48

millions de tonnes employées par la vie organique jusqu'à ce jour. Dans ce total, 275,000 millions proviennent de la restitution cadavérique, 31,314,488 millions, de la respiration. Si on compare ce nombre à celui précédemment calculé comme contenance totale de l'atmosphère, on trouve que la trente-deuxième partie seulement de l'oxygène total a été employée. En d'autres termes: sur 32 kilos d'oxygène absorbés par l'homme, il y a 1 kilogramme seulement qui a déjà été respiré ou organisé.

Il faudra que l'humanité vive encore trente fois autant de temps qu'elle a vécu jusqu'à ce jour, c'est-à-dire 3,840 à 4,000 siècles, pour que chaque molécule d'oxygène constituant l'atmosphère puisse être considérée comme ayant déjà servi une fois. C'est le chiffre auquel est arrivé M. Dumas par une appréciation d'un autre genre.

Les considérations qui précèdent sur la composition de notre corps humain, celles qui se présentent à l'esprit lorsqu'on envisage la constitution des corps organisés en général, font fortement réfléchir. Combien de kilogrammes d'oxygène n'absorbons-nous pas chaque jour de notre existence? D'où viennent ces phosphates, cet hydrogène, ces substances diverses qui nous constituent et constituent les autres êtres organisés de la création?

Fleur ou fruit, goutte de rosée ou insecte aux vives couleurs, oiseau ou poisson, prince puissant de la terre, femme adorable et adorée... vous avez tous la même origine! Vous allez emprunter au même réservoir les molécules de vie! Peut-être ont-elles constitué jadis les corps d'êtres existant avant vous, et viennent-elles, dans une nouvelle communion, s'embrasser encore une fois dans le sein de votre propre corps! C'est donc une immense et continuelle pégrination de la matière qui dure déjà depuis si longtemps, et où se sont accumulés déjà les débris de cinq mille milliards d'êtres humains, sans tenir compte de ceux des animaux disparus.

CAUSERIE DE QUÉBEC

Si vous vouliez m'en croire, nous diviserions la vie humaine en deux époques: l'une pendant laquelle on doit regarder au-dessus, et l'autre pendant laquelle on doit regarder au dessous de soi.

Lorsqu'un voyageur entreprend une longue traversée, il tient ses regards attachés sur le rivage qu'il vient de quitter, aussi longtemps qu'il peut en distinguer les contours à l'horizon; puis, lorsque l'éloignement a effacé les dernières brumes qui lui rappellent un souvenir cheri, il tourne ses yeux en avant, et appelle la nouvelle plage vers laquelle la main de Dieu le conduit.

Mais la vie n'est pas un voyage comme les autres voyages: on part de l'inconnu, comme quelqu'un qui s'éloignerait pendant son sommeil. L'œil est fixé en avant pour relever les points de repère et découvrir le but désiré. Ce n'est qu'après avoir atteint la terre ferme qu'il convient de jeter un regard en arrière, pour mesurer le chemin parcouru et jouir doublement du repos en songeant aux dangers auxquels sont exposés ceux qui nous suivent.

C'est de cette manière que je voudrais envisager la vie. Pendant toute la première période qui comprend l'enfance et la jeunesse, nos yeux doivent être fixés en haut, vers ceux qui nous précèdent; leurs exemples sont comme des phares qui nous signalent la route qu'il nous faut suivre, les écueils que nous devons éviter. Là où d'autres sont arrivés sans encombre, pourquoi n'arriverions-nous pas, sous la main de Dieu? Là où d'autres sont allés s'échouer, pourquoi ne passerions-nous pas sains et saufs en profitant de leur triste expérience? Dans la route, les ennuis, les déceptions, les découragements surgissent chaque jour; la volonté, inquiète, s'arrête et chancelle, les forces épuisées menacent de nous trahir. En avant! en avant toujours! Et, le regard fixé sur ceux qui s'éloignent, nous nous relevons et nous nous remettons en marche. Nous ne mesurons point les pas et les détours, puisque chaque effort nous rapproche du but où d'autres ont déjà pris pied et nous appellent en nous tendant la main. La route est difficile, et, à travers ses passes dangereuses, les obstacles surgissent et se mul-

tiplient; mais le phare luit devant nous et éclaire la voie. Nous subissons les chocs et les déchirures, l'ouragan ou le calme plat. N'importe, nous allons toujours, le cœur ferme et le regard haut. Enfin, la rive s'approche, nous la touchons et nous oublions les dangers passés pour nous livrer tout entiers aux jouissances du repos, après les obstacles vaincus, après la bataille gagnée.

Mais ce repos ne doit pas, ne peut pas être de longue durée; la vie est une suite de combats; l'un est à peine terminé qu'il faut se préparer pour le suivant.

C'est alors qu'il convient de porter ses regards en arrière, au-dessous de soi, pour s'encourager par la comparaison.

Combien de personnes se plaignent et pleurent, qui seraient consolées et prendraient leur mal en patience, si elles voulaient, un instant, considérer les douleurs qui gémissent autour d'elles! Comment pourriez-vous trouver que votre pain n'est pas assez blanc, si vous saviez que votre voisin ne fait qu'un repas par jour avec les quelques restes que vos domestiques refusent de toucher? Que deviendraient vos murmures sur les fatigues de la vie, en présence de cette jeune fille qui, après le rude labeur de l'atelier, passe les nuits au chevet de sa mère malade? Quand la chaleur vous accable, tranquille que vous êtes dans votre maison, avez-vous jamais pensé à ce que doit endurer le pauvre ouvrier qui travaille toute la journée dans le champ ou sur la route, dévoré par un soleil ardent? Et l'hiver, avez-vous jamais songé à ceux qui manquent de bois dans leurs maisons mal closes; aux enfants à peine vêtus qui vont, par le froid et la neige, demander le pain de leurs parents alités par la misère? Comment, alors, avez-vous pu vous plaindre de la rigueur du temps?

Suivez, sur la rue, ce vieillard pâle et décharné; ses membres, que la vigueur d'un sang jeune ne réchauffe plus, grelottent et frissonnent sous le sarras de toile qui les couvre sans les vêtir. Il va de porte en porte, glaçant ses mains nues sur le cuir ou le fer des sonnettes. Il attend, en dehors, des minutes qui doivent lui paraître bien longues, quelquefois pour recevoir une aumône insignifiante, le plus souvent pour essayer un refus blessant. Il y a un an à peine, il n'était pas riche, mais il vivait dans l'aisance; un jour, un de ses amis, dans un moment de gêne, est venu s'adresser à lui; il a mis son nom au dos d'un papier grand comme la main; le lendemain, l'ami déclarait banqueroute et l'endosseur était ruiné. A son âge, on n'a plus le temps de recommencer; c'est pourquoi vous le voyez aujourd'hui, abaisissant sa fierté, mendier de porte en porte, pendant que l'ami passe la rude saison dans un climat plus doux. Pauvre vieillard! la misère l'a bien changé; il serait mort s'il n'était le seul soutien d'un enfant que son fils lui a confié en partant pour un monde meilleur. C'est là ce qui lui donne le courage de supporter le froid et, ce qui est encore plus difficile à endurer, l'humiliation des refus. Si vous avez vu cela—et vous pouvez le voir tous les jours—vous regarderez ensuite de bien haut et d'un œil bien indifférent les petites tracasseries de la vie qui vous paraissent d'abord si amères; non-seulement vous ne direz pas, mais vous n'oserez même pas penser que vous êtes malheureux. Partout et toujours, regardez au-dessous de vous, vous y trouverez une comparaison consolante; et, en faisant taire vos propres soupirs, vous aurez peut-être aussi le bonheur d'essuyer les larmes dont la vue vous a consolé.

Quelquefois, cependant, vous pouvez regarder au-dessus, et vous verrez que, dans bien des cas, il y a de quoi exciter plutôt votre pitié que votre envie.

L'ennui et les querelles habitent ce cha-

teau; la maladie dévore cet homme riche; les soucis empêchent celui-ci de dormir dans son alcôve princière; ce grand citoyen pleure sur l'ingratitude de ses semblables; cet artiste célèbre, que tout le monde applaudit, a dans le cœur une blessure qui le ronge et qui le courbe vers la terre.

Somme toute, regardez en bas, considérez tout ce qui est au-dessous de vous; puis, jetez un coup d'œil au-dessus, si vous pouvez lever le voile qui cache la vérité, et vous verrez que si, dans la première période de votre vie, vous avez pu ambitionner la position des autres, votre lot, maintenant, n'est pas le plus mauvais, et il vous serait extrêmement facile d'en avoir un pire.

NAPOLÉON LEGENDRE.

TABLETTES LOCALES

Le mouvement de retour des Canadiens émigrés aux Etats-Unis commence à donner quelques résultats appréciables et qui sont de bonne augure pour l'avenir.

Dans les districts choisis où se fait la concession des terres, deux nouveaux villages ont déjà surgi du sol. Voici, relativement au premier, ce qu'un correspondant écrit à un de nos confrères:

"Près de cent colons ont pris des lots depuis que le repatriement est en opération. Déjà cette colonie ressemble jusqu'à un certain point à une vieille paroisse. Un nouveau bureau de poste vient d'être ouvert ici sous le beau nom de *La Patrie*. M. Félix Rivard, canadien repatrié, de St. Paul, Minnesota, vient d'acheter un emplacement dans notre village pour y bâtir un magasin et un hôtel. *La Patrie* va donc posséder deux magasins et deux hôtes. Ce ne sera pas trop pour le chiffre toujours croissant de notre population. A l'automne, nous aurons un curé résidant et nous attendons un médecin dans un avenir très-rapproché. En somme, le repatriement a été jusqu'ici un beau succès.

"Ce canton étant passablement rempli, M. Chicoine, notre agent, pousse maintenant ses travaux dans Chesham. Il fait élever une vaste maison pour recevoir les colons à leur arrivée. Cette bâtisse est construite à l'endroit même où sera le futur village, qui ne le cèdera en rien à la Patrie pour la beauté des sites et qui possèdera des pouvoirs d'eau supérieurs à ceux que nous avons ici."

Quant à la naissance du deuxième hameau dont le nom révèle l'origine et la signification, voici de quelle manière originale et sous quels heureux auspices M. O. Vaillant, son premier habitant, nous raconte la célébration de la première messe:

"Figurez-vous donc que ce matin, on passait devant la porte de ma demeure rustique... pour aller à la messe!... dans Vaillantbourg, né d'hier, dans Chesham!... Ça me paraît encore comme un rêve, mais comme ce rêve est beau, grand et solennel!..."

"Au milieu de la forêt encore vierge, on dresse un autel rustique, sur un bloc de pierre qui représente l'infailibilité de l'Eglise—cette pierre est sur le flanc escarpé d'une colline pittoresque assise aux pieds verdoyants de la montagne de Chesham—et c'est sur cet autre Golgotha que se renouvelle cet acte de mansuétude de l'Eternel pour sa créature.

"Suspendu aux branches des érables, flotte majestueusement l'étendard aux trois couleurs de la mère-patrie. Des devises patriotiques et religieuses, brodées sur de riches étoffes, se montrent entre les branches des sapins qui entourent l'autel. Une éclaircie, ménagée par la nature dans le feuillage des arbres, laisse apercevoir dans le lointain les formes majestueuses du lac Mégantic. Le saint-sacrifice commence—l'assistance s'incline, et au murmure de la voix du prêtre se mêle soudain la voix suave de quelques chœurs ailés—puis, au "Sursum corda," obéissant à la voix du sacrificateur, la brise cesse de folâtrer dans le feuillage—les drapeaux arrêtent leurs gracieuses ondulations, la musique des oiseaux cesse, et un silence absolu, solennel, prouve que tous les cœurs s'élèvent là-haut, au-delà du dôme de feuillage de ce temple immense que nous prête la nature... Au "Memento," la voix du prêtre prend des intonations graves et pleines d'émotion; il prie Dieu de bénir cette paroisse naissante, ses habitants présents et futurs, et le supplie de se souvenir des âmes de ceux dont on a laissé les cendres sur la terre de l'exil... puis il s'adresse à l'assistance... mais il m'est impossible de rendre l'intonation des paroles qu'il prononça; qu'il me suffise de dire que ce prêtre était le Rév. J. A. Desnoyers, curé de St. Pie, le bienfaiteur de la colonisation, l'ami dévoué du repatriement canadien dans toute la signification de ce titre vénérable et vénéré, arrivé de la veille, et qui avait passé la nuit à la belle étoile, pour ajouter à toutes ses bonnes œuvres cette inauguration d'une paroisse nouvelle."

L'Angleterre et les Etats-Unis, avec lesquels nous sommes déjà en relation par un traité

d'union postale, faisant partie de la nouvelle union, le Canada sera compris dans le nouveau traité postal international de Berne.

Nos lecteurs ne seront point fâchés de connaître les conditions et les parties contractantes de ce traité, qui inaugure une ère nouvelle dans la rapidité des communications et l'abaissement du tarif : économie de temps et d'argent.

Voici les noms des différentes nations qui forment actuellement l'union postale : Allemagne, Autriche, Hongrie, Belgique, Danemark, Etats-Unis, Egypte, France, Grande-Bretagne, Grèce, Italie, Luxembourg, Norvège, Pays-Bas, Portugal, Roumanie, Russie, Serbie, Suède, Suisse, Turquie.

Tous les pays composant l'union forment un seul territoire postal pour l'échange réciproque des correspondances. Les correspondances comprennent lettres, cartes, correspondances, livres, imprimés, échantillons de marchandises, papiers d'affaires concernant les pays étrangers à l'union, quand, pour la transmission de ces dépêches, un des pays de l'union sera traversé.

La lettre simple affranchie est pour l'union de 25 centimes. Bien entendu que, provisoirement, il ne sera pas apporté de changements aux taxes, surtout intérieures, quand elles vont d'un endroit à un autre d'un des pays de l'union ; pourvu toutefois que cette taxe ne dépasse pas 32 centimes et ne soit pas au-dessous de 20 centimes.

Pour tout transport maritime dépassant une distance de 300 milles marins, il peut y avoir une surtaxe ajoutée à la taxe de l'union ; mais elle ne la dépassera pas de plus de moitié.

Toute lettre non affranchie sera transportée, ainsi que les autres envois : seulement la taxe sera doublée. Il y a exception pour les journaux et les imprimés, qui ne seront pas transportés s'ils ne sont pas affranchis d'avance.

Le traité conclu à Berne devient exécutoire à partir du 1er juillet 1875. Il est conclu pour trois ans. Tous les trois ans, un congrès de ministres plénipotentiaires des différents pays formant l'union postale, se réunira pour perfectionner le système qui vient d'être adopté, s'il est nécessaire, et y opérer les réformes dont le besoin se fera sentir. La première réunion du congrès aura lieu à Paris, en 1877.

NOUVELLES DIVERSES

Une nouvelle revue littéraire, intitulée : *Le Musée Canadien*, sera publiée prochainement à Québec, par la maison Brousseau.

Une dépêche spéciale de Quincy, Ill., dit qu'on a fait des préparatifs dans le monastère de cette ville pour recevoir deux cents pères Jésuites qui sont attendus d'Allemagne cette semaine.

Samedi, le 26 juin, à Hamilton, a eu lieu la pose de la pierre angulaire d'une nouvelle église catholique. Sa Grandeur Mgr. Crinon présidait la cérémonie. Il y a eu à cette occasion une grande procession de toutes les sociétés catholiques de la ville. Un sermon de circonstance a été prononcé par le Rév. P. Dowling.

Au lendemain de la catastrophe de Ste. Thérèse, plusieurs citoyens de cette ville organisèrent un comité de secours pour les incendiés. Ce comité est composé de M. le curé de Ste. Thérèse, M. Charlebois, de MM. Larocque, M. D., S. Ouimet, W. Lapointe, Alp. Constant, C. Jérôme, T. Paré et J. Ouimet.

Le comité a décidé de faire un appel à toutes les personnes charitables du pays, pour leur demander de secourir ces quinze familles dont plusieurs sont dans la dernière nécessité, sans abri et sans ressources.

Le Lt. Colonel Provencher est parti pour le fort Ellice, avec une caravane de charrettes chargées de pommes de terre, vêtements, instruments aratoires, etc., destinés aux sauvages.

Le *Métis* de Manitoba nous informe que la garnison provinciale est réduite à 100 hommes, et parmi les officiers licenciés nous regrettons de voir MM. Martineau et De Cazes.

Le capitaine Taschereau est le seul officier canadien qui conserve son rang et sa paie.

Le Conseil Exécutif de la Province de Québec donne avis que le 20 mai 1875, sur requête de la compagnie des bateaux à vapeur de Deschambault et de Lotbinière, et sur la recommandation de l'hon. secrétaire-provincial, il a plu à Son Excellence le Lieut. Gouverneur en conseil d'approuver et d'autoriser le prélèvement du tarif de taux de péages pour l'usage du quai de la dite compagnie, à Saint-Louis de Lotbinière.

Les Canadiens-Français de la ville de Marquette, Michigan, viennent d'organiser et de faire incorporer la Société de St. Jean-Baptiste, pour le comté de Marquette. Ils ont dû célébrer leur première fête le 24 juin courant.

Voici les noms des officiers de l'association :
Président : Jos. H. Primeau ;
Vice-Président : Joseph Bolduc ;
Sec.-Archiviste : P. Primeau ;
Sec.-Correspondant : Alfred Desjardins ;
Com.-Ordonnateur : Jos. T. Pannier ;

Trésorier : Francis Carrière ;
Directeurs : Cyrille Martin, Théophile Bastien, Geo. Trudeau, Jos. Griffard.

Le journal de la localité fait des vœux pour le succès de cette société. Inutile d'ajouter que nous formons les mêmes souhaits que notre confrère.

Nous lisons dans le *Franco Canadien* :

Lundi matin, à Iberville, à l'âge avancé de 85 ans, expirait Joseph Marango, un vétéran du premier empire. Né à Dallioni, en Piémont, en 1790, il s'engagea très-jeune dans l'armée de Napoléon Ier et fit la guerre d'Espagne comme simple soldat, sous le commandement du colonel Legrand. Fait prisonnier entre Malaga et Antiquerra par les guérilleros Mangana, en 1812, il ne recouvra sa liberté qu'à la fin de la campagne et s'embarqua pour l'Amérique ; l'année suivante, il vint se fixer en Canada où il se maria à demoiselle Chauvin de Boucherville. Comme tous les Italiens, il n'eut qu'à se livrer à la peinture pour y réussir et se créer une honnête aisance. Ses fils ont suivi la même carrière où ils se sont fait un nom mérité.

Le vieux militaire recevait, il y a quelques années, la médaille commémorative de Ste. Hélène, frappée à l'effigie de Napoléon Ier, et sur le revers de laquelle on lit les paroles suivantes :

A
ses
compagnons
de gloire
sa dernière
pensée
Ste. Hélène,
5 mai 1821.

Les funérailles ont eu lieu à Iberville, mercredi dernier.

noyé.—Dans l'après-midi de jeudi, 1er juillet, un jeune homme de 16 ans, du nom de Marie-Joseph-Vincent Thériault, fils de M. J. X. Thériault, directeur du chant du chœur de l'église St. Joseph et collecteur de L'OPINION PUBLIQUE, s'est noyé en se baignant dans le fleuve près de l'île St. Paul où il était allé avec quelques parents. Ils avaient apporté avec eux des rafraîchissements et ne se doutaient guère en partant que le plaisir qu'ils se proposaient dut se terminer par cette pénible catastrophe.

Le panier aux vivres ayant été enlevé par un vagabond, les personnes qui accompagnaient le défunt partirent pour aller quérir la police, mais pendant ce temps le jeune Thériault se jeta dans un endroit profond et se noya.

Le constable McCambridge avait arrêté le voleur, et c'est ce dernier qui plongea pour aller chercher le cadavre du noyé qu'il repêcha après des recherches de 35 minutes. Le voleur a été relâché.

Le corps du noyé est arrivé chez M. Thériault, No. 362, rue Richemond, vers 8½ heures. Une enquête a été tenue dans la matinée de vendredi ; le verdict a été, « mort accidentelle. »

NOS GRAVURES

L'Anniversaire de la naissance de Mahomet à Constantinople

Notre gravure est un croquis représentant la cérémonie du *Meloud* ou anniversaire de la naissance du Prophète à Constantinople. La veille, tous les édifices publics et les vaisseaux cuirassés étaient brillamment illuminés, ce qui fait donner à cette soirée le nom de *Kamdil Guediessi*, ou soirée des lanternes.

Cette fête a été célébrée dans la mosquée de Nusrétié, à Taphané, en présence de S. M. I. le Sultan, le Cheik-ul-Islam, les ministres et les cazakers. Après la lecture des événements qui ont précédé la naissance du Prophète, S. M. I. le Sultan a passé, dans la cour de la mosquée, la revue de quelques troupes aux cris enthousiastes de : *Padichaimiz tchokircha !* ou : *Vive le Sultan !*

Ce croquis est pris au moment où le Sultan va débarquer du canot impérial, dans lequel, sous un dôme surmonté du croissant, il a fait la traversée de son palais à la mosquée.

Les troupes sont rangées en bataille, les fonctionnaires en grand costume attendent au pied de l'escalier l'arrivée de sa Hautesse.

Tous les navires sont pavoisés, et dans les vergues, les matelots, debout, saluent de leurs hurrahs le passage du souverain.

Au premier plan la mosquée, et dans le fond, le vieux Constantinople, Stamboul qui étage ses quartiers en terrasses et ses maisons de bois.

Quant à la rade, elle disparaît sous les nuages de fumée que produisent les salves répétées des vaisseaux de la flotte.

Mgr. Plantier

Le 25 mai, Mgr. Plantier s'éteignait à Nîmes, dans son palais épiscopal. L'éminent prélat, qui ne pouvait plus tenir au lit et qui passait sa vie sur un fauteuil, est mort seul. On l'avait quitté pour une minute lorsqu'il a rendu le dernier soupir.

Fils d'un jardinier, Claude-Henri-Augustin Plantier était né à Ceyzérieux (Ain), le 2 mai 1813. Il appartenait au diocèse de Lyon, dont il était vicaire-général, lorsqu'il fut nommé, le 30 août 1865, évêque de Nîmes. L'abbé Plantier s'était fait une réputation comme prédicateur.

Pendant le carême de 1847, il avait fait les conférences de Notre-Dame de Paris.

Ajoutons que Mgr. Plantier était un de nos plus illustres hébraïstes, et qu'il avait été nommé assistant au trône pontifical.

L'évêque de Nîmes laisse de nombreux écrits religieux et un volumineux recueil d'Instructions, lettres pastorales et mandements.

Ses funérailles ont eu lieu solennellement mardi 1er juin.

M. V.

Premières Caresses

Nous avons tous joué le rôle principal de cette petite comédie à trois personnages : la maman, la bonne et l'enfant.

Si nos souvenirs ne remontent point si haut, ceux de la mère se sont conservés, et la joie que lui causa notre premier sourire et notre premier mot, elle nous la paie plus tard en affection et en tendresse.

Quoi de plus simple que cette scène ! Mais aussi quoi de plus naturel ! La bonne et l'enfant sont descendus au jardin, pour y respirer un air vivifiant et pur.

Au bout de quelques instants, la mère arrive de la ville, traverse les allées et se dirige vers le banc où pépète le bébé.

Celui-ci, qui a entendu crier le sable sous le pas maternel, se détourne avec des cris de joie, en agitant ses petites mains. La mère se penche vers son fils, l'embrasse et rend cent caresses pour une, tandis que la bonne sourit à la vivacité des premiers élans du poupon confié à sa garde.

Le lieu de la scène—un jardin plein de massifs et de fleurs, laissant paraître au fond le pérystyle élégant de l'habitation ; l'attitude et les détails de la toilette de chacun des personnages, font de ce tableau de genre une œuvre sans prétention, et d'où s'exhale avec l'odeur pénétrante des roses et des mugets, nous ne savons quel parfum doux et tendre que distillent le regard et le sourire rayonnant de la jeune mère.

Le Roi Morvan

Le tableau de M. Luminais, c'est le nom du peintre, nous représente la majesté royale au 9ème siècle.

La Gaule, à peine sortie de l'invasion barbare, venait de prendre une forme politique forte et stable sous la main puissante de Charlemagne, lorsque Louis le Débonnaire lui succéda. Deux fois déposé par ses fils révoltés, ce dernier monarque guerroya continuellement pendant la durée de son règne.

C'est l'ambassadeur de Louis, envoyé auprès du vieux roi Morvan pour le détacher de la ligue formée contre l'Empereur, que représente notre gravure.

L'artiste s'est inspiré pour sa composition de ce passage de l'histoire de Bretagne :

« L'Abbé Vithar, envoyé par Louis le Débonnaire, venait proposer la paix au roi Morvan. Le roi flottait incertain, lorsqu'arriva son épouse, âme véneuse et perfide. Elle baise ses mains, sa barbe..... et l'engage à continuer la guerre. »

« P. CHEVALIER (*Histoire de Bretagne.*) »

Outre le mérite intrinsèque du tableau, qui, par l'expression et l'attitude des personnages, nous traduit une scène d'histoire de l'époque, il y a dans les accessoires, costumes, ameublement, une telle vérité, que l'on saisit d'un coup d'œil la semi-barbarie de ces temps.

Ce coffre à forte serrure, à ferments massifs et historiés, à panneaux finement sculptés ; ce crucifix taillé dans son cadre de pierre ; cette peau de chien, dont le poil encore hérissé forme le tapis du trône ; les cothurnes bordés d'or du roi et leurs lanières de cuir fauve ; cette robe brodée, ayant une courroie pour ceinture ; la barbe inculte du vieux Morvan ; sa couronne d'or massif incrustée de pierreries, couvrant ses cheveux plats et pendants ; le manteau de ce diacre à tête rasée et de stature colossale, tous ces détails, dans lesquels un art élégant se marie à une grossièreté frustre et barbare, où les souvenirs du luxe ancien se mêlent aux réalités d'alors, font apparaître sous leur vrai jour les mœurs de ces époques si peu connues, et pourtant si intéressantes.

Une Leçon d'Economie

Monsieur est à son bureau, occupé à sa correspondance, lorsque Madame arrive et lui remet une note qu'il devra solder.

Jetant un coup d'œil sur le total, monsieur est étonné, ahuri :

« Deux cent vingt piastres ! Mais, chérie, ne m'avais-tu pas dit que cette robe n'en coûterait que cent vingt ? »

—Oui, mais sans la façon, mon petit loup !

—Ah ! c'est la façon qui.....

—Certainement ! La façon, les garnitures, la dentelle. Voyons, ne fais pas l'enfant ! tu sais bien que dans une robe l'étoffe n'est rien !

—Je pensais cependant qu'une étoffe de \$6 la verge....

—On voit bien, mon ami, que tes occupations sont sérieuses, car tu n'as aucune idée des choses de la mode.

—La mode ! la mode ! Du temps de nos mères, il y avait aussi une mode, je présume, elles la suivaient ! Je me souviens même que ta mère passait pour une élégante. Mais cela coûtait dix fois moins cher qu'aujourd'hui.

—Je te ferai remarquer que ni mon chapeau ni ma cuirasse ne sont compris dans la facture, et que je n'ai point voulu céder aux conseils de Me T., celle que tu trouves toujours si bien mise, qui me conseillait de l'imiter en changeant mon aumônière et mon éventail pour un nouveau modèle....

—Voyons, ma chère, un peu de raison. Nous traversons des temps de crise, et j'imagine que si les dames économisaient sur leurs toilettes, leurs domestiques et leurs invitations, on entendrait moins parler de suspension de paiement, de faillites, etc. Qu'en dis-tu ?

—Je dis, qu'en effet, si les messieurs s'occupaient moins de chevaux, de cigares, de clubs, de cartes et de vins fins, la condition du marché, ainsi que vous appelez cela, serait infiniment meilleure !

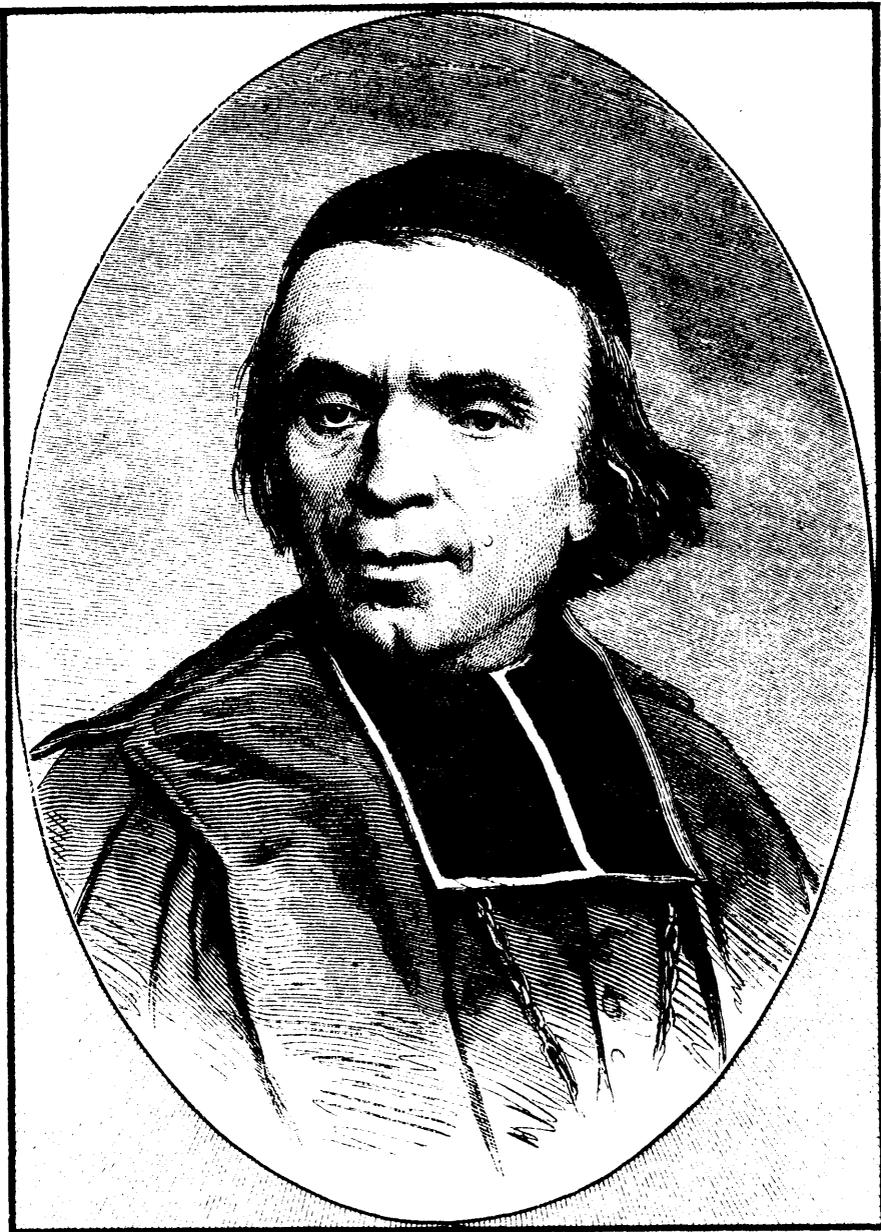
Tout le monde pense de la même manière ; seulement, chacun continue de vivre comme auparavant.

Qu'on ne s'étonne point si les mêmes causes ramènent les mêmes effets !

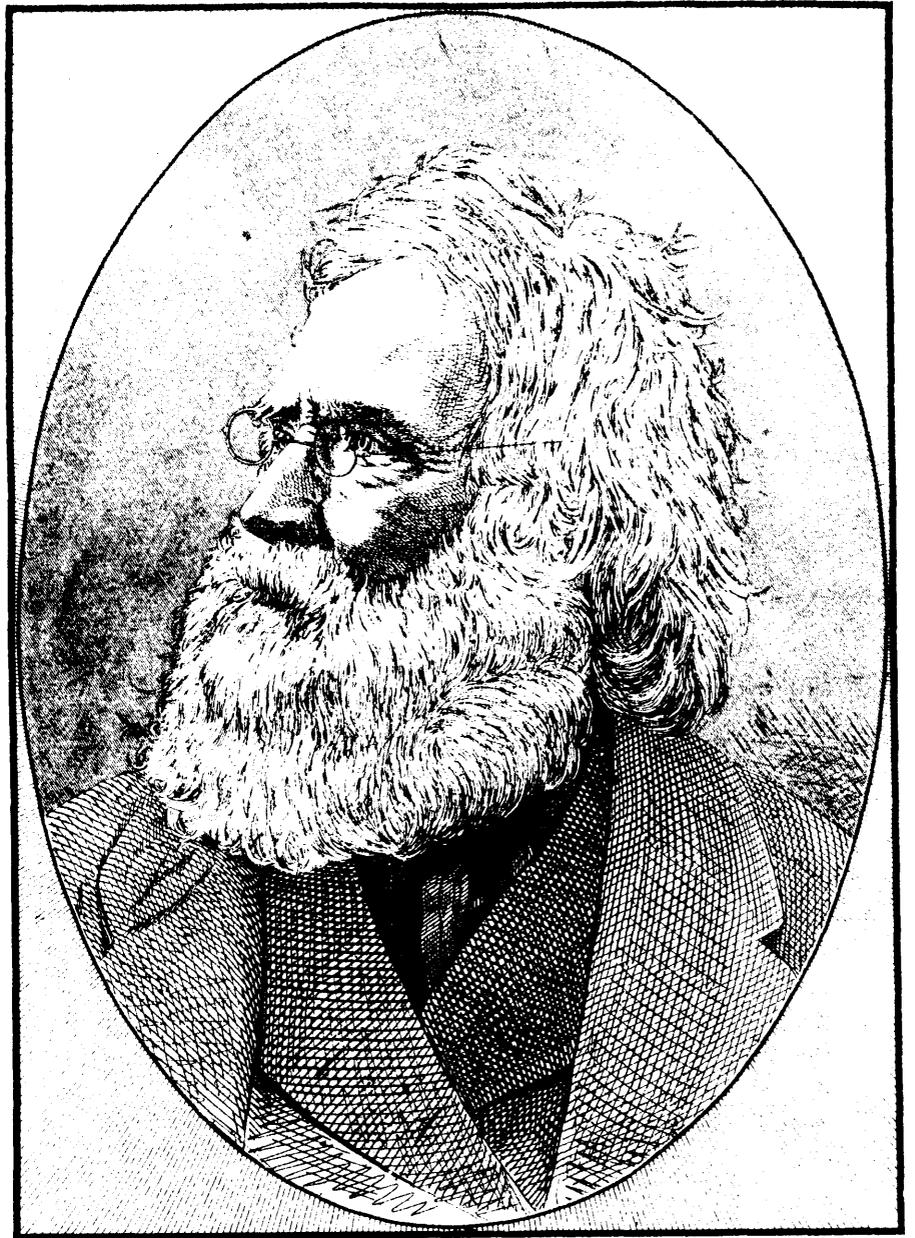
Sir W. Logan

Nous nous bornons, pour aujourd'hui, à publier le portrait de feu Sir W. Logan, décédé en Angleterre à l'âge de 78 ans ; notre collaborateur, le docteur Crevier, devant nous donner une biographie détaillée sur l'homme et ses travaux, qui paraîtra dans notre prochain numéro.

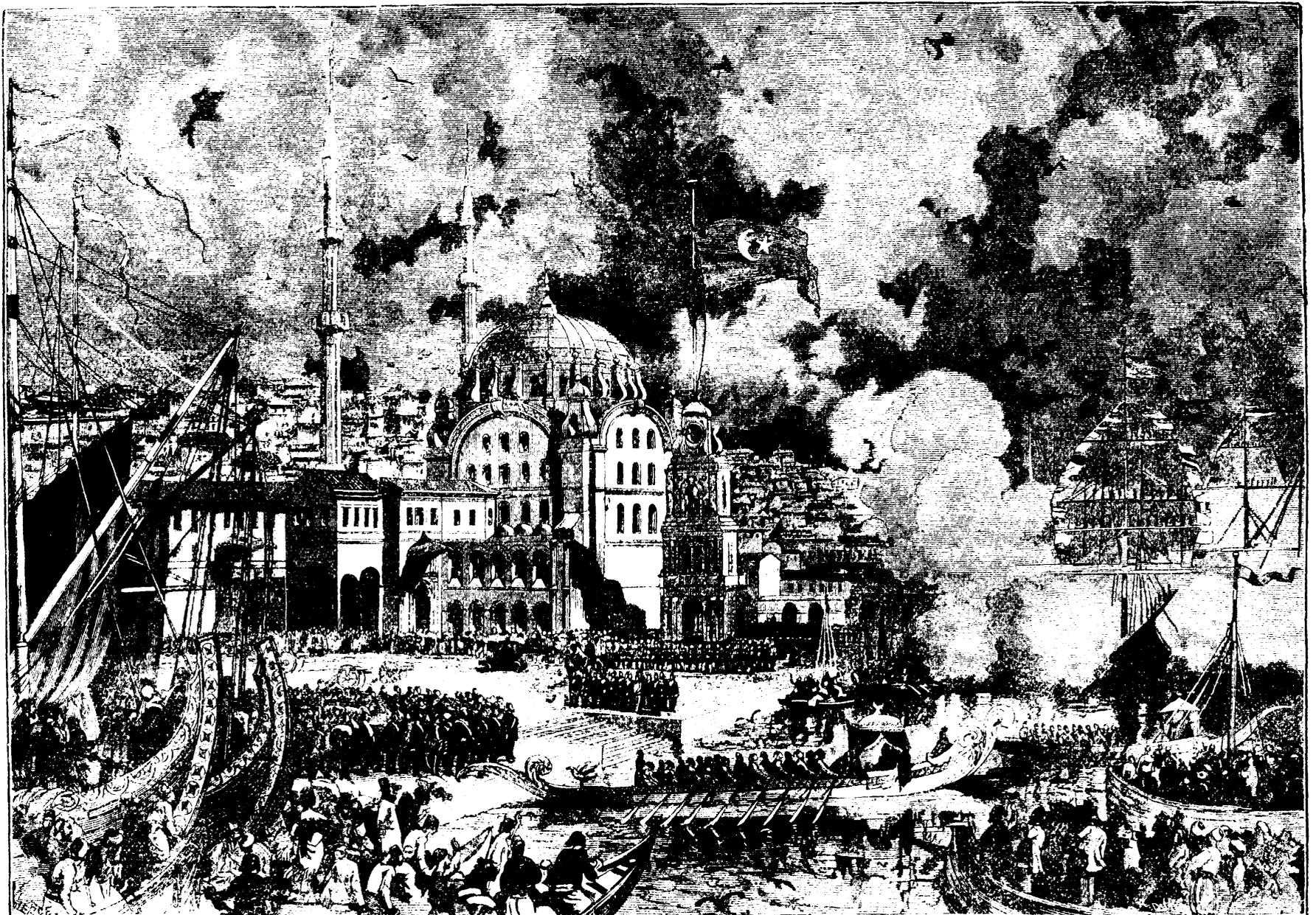
A. ACHINTRE.



FEU MGR. PLANTIER, EVEQUE DE NISMES.



FEU SIR W. LOGAN, GEOLOGUE. — D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE DE NOTMAN.



L'ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE MAHOMET A CONSTANTINOPLE.



UNE LECON D'ECONOMIE.



L. Chapon.

LE ROI MORVAN.



PREMIERES CARESSES.

ACADÉMIE COMMERCIALE CATHOLIQUE DE MONTREAL

Mercredi dernier, 30 juin, au milieu de la pompe et de l'éclat ordinaire de ces cérémonies, se faisait dans cet établissement la distribution solennelle des prix de l'année scolaire.

On remarquait dans l'assistance : Son Honneur le Maire de Montréal ; le Rév. Messire Rousselot, curé de la Paroisse et Président des Commissaires des Ecoles ; les Révs. MM. N. Saurin, Dowd, curé de St. Patrice, Père Nolin, S. J. ; les Frères des Ecoles chrétiennes et plusieurs autres membres du clergé ; Hon. juge Monk, MM. Edward Murphy, Peter S. Murphy, Georges E. Desbarats, A. Papineau et grand nombre de citoyens qui s'intéressent aux progrès de l'institution.

Une des particularités de l'Académie en ce jour de fête, c'est la distribution de certaines récompenses honorifiques, consistant en médailles d'or, d'argent et bourses, toutes de fondation perpétuelle, et dues à l'intelligente générosité de certains citoyens, tels que MM. Prudent Beaudry, maire de Los Angelès (Californie), frère de M. J. L. Beaudry, de cette ville ; MM. Coursol, Edward et Peter Murphy, Benj. Comte et Amable Jodoin.

Les heureux lauréats à qui leur travail a valu les distributions flatteuses et les prix ci-dessous mentionnés sont :

Prix Edouard Murphy : une médaille d'or et \$50 : — Frederick Doran.

Prix Peter S. Murphy : une médaille d'argent et \$20 : — James Monk.

Prix Jodoin, \$50 : — Georges Desbarats.

Prix Comte, \$50 : — Maximilien Martin.

Outre ces récompenses, l'Académie délivre aux élèves qui en sont jugés dignes, et ayant achevé leur cours complets des diplômes sur parchemin, qui servent de certificat au titulaire. Ces diplômes se divisent en quatre classes :

1ère classe : Diplôme doré, avec la mention des examens subis. *Avec très-grande distinction.*

2ème classe : Imprimé enrouge. *Grande distinction.*

3ème classe : Vert. *Avec distinction.*

4ème classe : Noir. *Satisfaisant.*

Ce sont là comme autant de degrés au moyen desquels les intéressés peuvent reconnaître la force des études faites, les capacités et les aptitudes des élèves.

Les prix, consistant en ouvrages divers, sont encore un autre moyen de récompenser les élèves moins heureux ou moins brillants, mais qui se sont distingués dans les concours de l'année.

Le prix fondé par M. Prudent Beaudry est un double bienfait : il honore l'Institution et vient au secours de l'élève dont les moyens pécuniaires ne lui permettraient point de suivre les cours de l'école polytechnique.

Ce prix consiste en une bourse de \$150, destinés à aider pendant les quatre années que durent les cours polytechniques, l'élève qui, dans les classes précédant le susdit cours, aura montré le plus de dispositions, d'assiduité et de bonne conduite.

On voit que cette fondation est un premier et utile encouragement donné à une spécialité, à un genre d'études tout-à-fait en harmonie avec les besoins du jour et les nécessités de notre pays.

Puisse M. Prudent Beaudry trouver ici de nobles imitateurs. C'est là notre vœu et notre espoir.

A. ACHINTE.

La Consécration de l'église de Montmartre

DÉDIÉE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS

Le mercredi 16 juin, jour de la consécration de l'univers au Sacré-Cœur, a eu lieu la pose de la première pierre de l'église de Montmartre.

La tribune principale au nord du plateau, destinée à Mgr. Guibert et à ses invités, est garnie de magnifiques fauteuils dorés. Au centre le trône pontifical, surmonté de l'écusson papal. A droite de l'écusson pontifical, celui de Mgr. Pèvéque-coadjuteur Richard. A gauche, l'écusson de Mgr. le cardinal-archevêque de Paris, avec la devise :

Pariperes evangelisatur
Suaviter et fortiter.

Au centre du plateau sont placées, derrière et auprès d'une grande croix, deux pierres, dans l'une d'elles sera scellée la pierre en marbre noir de 50 centimètres sur 40, sur laquelle on lit l'inscription suivante :

Le XVIIe jour de Juin MDCCCLXXV
Sa Sainteté PIE IX. glorieusement régnant.
Le maréchal de Mac-Mahon, Duc de Magenta, (étant président de la République,
M. Wallon, ministre de l'Instruction
et des cultes,
Cette pierre

La première de la construction de l'Eglise
du Vœu national
Au Sacré-Cœur de Jésus
A été bénite et posée par Son Eminence le
cardinal Guibert
Archevêque de Paris.

Etaient présent :
Son Ex. Mgr. Meglia,
Archevêque de Damas, non apostolique,
Plusieurs archevêques et évêques,
Un grand nombre de curés de Paris, de
prêtres et supérieurs des ordres
religieux du diocèse,
Les membres du Comité de l'Œuvre.

P. ABADIE,

Architecte de l'Œuvre.

Des membres de l'Assemblée nationale prennent place sur les chaises de la grande tribune.

A dix heures cinq minutes, les tambours battent aux champs, le cortège sort de l'église par le jardin et le Calvaire ; il fait son entrée sur le plateau dans l'ordre suivant :

Les tambours du 87e de ligne ; le suisse de l'église Saint-Pierre de Montmartre qui précède les jeunes filles, toutes vêtues de blanc et portant la bannière de l'Association des Enfants de Marie ; puis viennent des jeunes filles vêtues de bleu, avec voile blanc, portant la bannière de l'Association des Saints Anges ; des sœurs de charité, des capucins, des carmes, etc.

A ce moment toute l'assistance entonne l'hymne du Sacré-Cœur.

Immédiatement après les carmes viennent les nombreux curés, vicaires et abbés du diocèse de Paris, les chanoines de Notre-Dame, ceux de St. Denis, puis les évêques, Mgr. de Lavignerie, évêque d'Alger ; Mgr. de Marguerie, ancien évêque d'Autun ; Mgr. Freppel, évêque d'Angers ; Mgr. Dupanloup, évêque d'Orléans ; Mgr. Renaud, évêque de Chartres ; Mgr. Meglia, nonce apostolique ; Mgr. David, évêque de Saint-Brieuc ; Mgr. Perché, archevêque de la Nouvelle-Orléans ; Mgr. Maret, évêque de Sura ; Mgr. le cardinal-archevêque Guibert avec la mitre et la crosse, entouré de toute sa maison archiépiscopale.

La cérémonie de la pose dura environ quinze minutes ; les jeunes filles, les sœurs de la Charité et un grand nombre de ceux qui se trouvent à proximité des seaux remplis de mortier se précipitent pour en avoir quelque peu, en souvenir de la journée.

Mgr. Guibert, qui avait repris place sur son trône archiépiscopal, quitte l'estrade à onze heures vingt minutes, accompagné seulement de son officier de cérémonies, de ses vicaires, de quelques chanoines et curés pour faire processionnellement le tour du plateau ; arrivé à l'extrémité qui domine Paris, il monte sur une estrade et bénit la ville ; il est accueilli sur son passage par des cris de : *Vive Pie IX ! Vive le gardien du Sacré Cœur !*

Revenu à onze heures et demie au milieu des évêques, Mgr. l'archevêque de Paris, après quelques instants de repos, se lève et annonce à la foule la prière et la bénédiction des évêques.

L'archevêque et les évêques, debout, récitent la formule de consécration et donnent la bénédiction.

Le nouveau parti politique qui a pour devise : *Le Canada avant tout, à sa contre-partie dans la Stadacona*, compagnie d'assurance contre l'incendie, No. 13 Place-d'Armes, à Montréal :

Formée de capitaux canadiens, libre de tous liens avec les Compagnies étrangères, la *Stadacona* est la réalisation matérielle du principe politique : *Tout pour le Canada et par le Canada.*

Devise patriotique et protestation énergique de la vitalité canadienne.

SOUVENIR

...L'autre jour, à la porte des Tuileries, je me suis arrêté devant la statue de Jeanne d'Arc, élevée au milieu de la place des Pyramides. L'héroïne armée est à cheval, presque debout sur les étriers ; la main gauche tient les rênes, la droite, levée, serre l'étendard flottant.

Le mouvement est hardi. Sous le brasard, on sent la rondeur et la souplesse du bras. J'ai longtemps observé la tête, chaudement éclairée par le soleil, pour lire une pensée sur le masque cuivré. L'expression est rigide, presque menaçante. Elle m'a rappelé ces têtes d'Alsace, un peu hommages, qu'on voit chez les marchands de bronzes d'art.

La tête est bien d'une paysanne, franchement rustique ; mais je n'ai pas vu, dans cet œil fixe, l'éclair, le rayon, la flamme ; sur cette bouche, à la lèvre courbée comme un arc tendu, l'extase ; au front, le grand coup de folie. Ce cheval est un cheval classique, monté par une paysanne guerrière. Est-ce Jeanne ?...

Comme je traversais les Tuileries, je resongeai à bien des choses. Aussi loin que portent mes souvenirs, je me rappelle la *Maison de Jeanne d'Arc*. En ce temps-là, il n'y avait pas de chemins de fer, on voyageait en diligence. J'allais de Bar-le-Duc à Neufchâteau.

Je vois une route blanche, fuyant en perspective, bordée d'une double haie de peupliers, longeant une rivière verte et dormante ; un pont aux arches de pierre réfléchies, formant un cercle d'ombre sur le miroir de l'eau. C'était l'été, la poussière fine avait comme une odeur de vanille....

A Domremy, relai. J'entre dans une chaumière du hameau. Voici la chambre de Jeanne. On marche sur la terre durcie. Il y a un lit, une armoire, une table, des escabeaux de chêne. Je me rappelle qu'il était recommandé de ne rien toucher, parce que des touristes avaient enlevé des fragments de meubles et des parcelles des murs avec un couteau ou un canif. J'entendis plusieurs fois prononcer le nom de Jeanne d'Arc, sans avoir la notion exacte de ce qu'elle avait fait. J'éprouvais comme un pressentiment instinctif, religieux. Cette chaumière, cet humble intérieur éveillaient en moi l'idée d'une sainte, d'une martyre....

...Les chevaux sont à la voiture. Elle repart, suivant la jolie route blanche bordée de peupliers, le long de la petite rivière à l'eau verte et dormante. Le crépuscule tombe sur la campagne, au milieu de ce silence, qui est la grande mélancolie du soir. On n'entend que le tintement des grelots, le frôlement des roues, le gémissement de la vieille diligence et le bruit du sabot des chevaux, dont la croupe ondule avec un mouvement cadencé. On arrive à Neufchâteau, qui me paraît une jolie petite ville toute neuve, aux maisons blanches dans les arbres. La cuisine de l'hôtel exhale l'odeur forte des sauces. Après le souper, on me coucha dans un grand lit ; les draps ont une bonne odeur de ferme. A partir de là, je ne me souviens plus de rien.

Plus tard, par ce sentiment qui nous fait trouver du charme aux moindres choses qui se rattachent à nos souvenirs d'enfance, j'ai lu les ouvrages qui parlent de *Domremy-la-Pucelle*.

Les savants ont passé là, et il y a eu bien des changements dans la *Maison de Jeanne*.

Elle porte toujours l'inscription de 1480 ; « *Vive labeur ! vive le roy Loys !* » mais elle est au milieu d'un jardin. Au-dessus

de l'inscription est la statue placée par Louis XI, représentant Jeanne d'Arc armée de toutes pièces et priant. A l'intérieur de la chambre est le modèle en bronze de la statue de Jeanne, par la princesse Marie d'Orléans. Dans l'école des filles de Domremy est un musée où sont réunies les armes, gravures, tableaux et objets se rapportant à l'héroïne. Au milieu d'un bosquet de sapins, on aperçoit un monument assez laid, qui date de 1820, socle sur lequel s'élève un pilastre supportant le buste de la libératrice, qu'abrite une sorte de dôme. En face du pont de la Meuse, on voit encore une statue en bronze de la Pucelle. Sur le versant du coteau de la rive gauche, chargé de vignes, un peuplier indique le lieu où Jeanne d'Arc entendit ses voix pour la première fois.

Tous ces souvenirs lointains ont chanté dans ma mémoire ; et, malgré tout, je n'ai pu voir la statue de la belle paysanne, sans regretter ces temps naïfs où on avait cette force qui nous manque : la Foi.

H.

RECETTES. — ECONOMIE DOMESTIQUE

Moyen de détruire les chenilles sur les arbres à fruits. — On sait que la chaux desséchée est l'agent le plus efficace pour la destruction des chenilles. On l'emploie de la manière suivante : On passe au tamis de la chaux éteinte et réduit en poudre. Un homme muni d'une pompe de jardinier arrose les feuilles de l'arbre dans toutes les directions, de manière que toutes les branches se trouvent humectées. Un autre homme suit avec une boîte pleine de chaux en poudre, et il en répand avec la main sur les feuilles, de manière qu'elles soient saupoudrées dessus et dessous. Dans le courant de la journée, les chenilles meurent presque toutes, et celles qui résistent encore sont languissantes. Le lendemain, il n'en reste pas une. Les arbres reprennent ensuite toute leur vigueur et leur couleur naturelle.

Moyen de préserver les plantes des jardins potagers, des chenilles et autres insectes. — Semez du chanvre sur toutes les bordures du terrain où vous voudrez planter des légumes. Quoique tout le voisinage puisse être infecté de chenilles, le pace renfermé par le chanvre en sera parfaitement garanti, aucune vermine n'en approchera ; ce qui vient : ou de l'aversion des chenilles pour cette plante, ou, ce qui est plus vraisemblable, de ce que les oiseaux, qui en sont si friands, en se jetant sur le chanvre, détruisent en même temps les chenilles qui servent aussi à leur pâture.

Pèse-lait usuel. — Pour savoir si votre lait contient de l'eau, voici une épreuve simple et facile à la portée de tous. Faites cailler un pot de lait. Si la crème adhère au caséum et est difficile à enlever, le lait est pur ; mais si une couche d'eau sépare le caséum de la crème et facilite l'enlèvement de celle-ci, vous pouvez déclarer hardiment que votre lait est baptisé. C'est d'après ce fait que l'on verse toujours quelques gouttes d'eau au lait dans les fromageries pour faciliter la séparation de la crème et du caséum.

Usage de la poterie fendue. — Il s'agit tout simplement de mettre la vase fendu sur un feu très-vif, après y avoir jeté deux ou trois morceaux de sucre avec le tiers d'un verre d'eau. Le liquide est promené dans les fentes, à travers lesquelles suinte le sucre fondu. Bientôt, par l'action du feu, ce sucre se carbonise sous forme d'un corps dur et compacte et bouche entièrement les fissures. Et comme il ne peut nuire en aucune façon aux substances culinaires que l'on prépare dans ces vases ressoudés, on peut s'en servir en toute sécurité.

Champignons à volonté. — On enlève avec un pinc au humide les spores (poussière ou graine reproductrice des champignons), et on les étend sur une lame de verre mouillée. En se développant, elles produisent le *mycelium* ou blanc de champignon, préparation sèche qu'on peut transporter partout et qui contient, sous la forme de stries blanchâtres, les éléments des cryptogames.

Quand le *mycelium* présente les caractères convenables, on le place dans du terrain, où il continue à se développer. On prend ensuite le plus beau, et on l'introduit dans le sol d'une cave que l'on recouvre d'une couche de sable de 25 centimètres d'épaisseur, puis d'une autre couche de plâtre de démolition, épaisse de 15 centimètres. On arrose le tout avec de l'eau renfermant en dissolution quelques grammes d'azote (nitrat), et de potasse (salpêtre) ; 5 ou 6 jours après, on peut récolter des champignons d'un goût exquis.

Moyens pour rafraîchir les chambres des malades. — Le *Bulletin français* signale le procédé recommandé par le Dr. Maurin pour produire de la fraîcheur dans les chambres des malades.

Il consiste à mettre aux fenêtres largement ouvertes des linges imbibés d'eau. On sait combien l'eau, pour passer de l'état liquide à l'état gazeux, absorbe de calorique. Cette absorption fait baisser en quelques instants de 5 à 6 degrés la température de l'appartement, et l'humidité répandue dans l'air fait supporter plus facilement la chaleur. Par ce système, les malades se trouvent, même au plus fort de l'été, dans une atmosphère rafraîchie analogue à celle qui règne après les orages.

DEUX COUPS DE PISTOLET

Robert-Houdin est connu pour avoir inauguré avec bonheur une ère nouvelle dans l'histoire de la prestidigitacion. Ses devanciers n'avaient eu, pour se mettre en lumière, qu'une habileté de mains plus ou moins grande et une tendance souvent grossière à la mystification. Non moins adroit, Robert-Houdin se fit préférer par un savoir plus grand, uni à de meilleures manières. Il était bon mécanicien, et fabriqua des automates qui lui rendirent de grands services. (Il fit même pour la Russie un rossignol chanteur modulant un long solo.) Se tenant à la hauteur des progrès de la science, il trouva un auxiliaire plus puissant encore dans l'électricité que dans la mécanique. Dans ses mémoires, on suit avec intérêt le récit des combinaisons par lesquelles il vint ainsi à bout d'attirer la foule. Récit très-modeste, d'ailleurs, et où il ne dissimule même pas ses maladresses de débutant. Si j'avais plus de place, je le représenterais ici grillant étourdiment un chapeau dans le tour connu de *l'omelette fantastique*, et faisant ensuite, avec une grande présence d'esprit, de sa victime un compère. Mais je ne veux rien omettre de deux épisodes qui méritent de se présenter ici sous le même titre : *Deux coups de pistolet*.

Notre premier coup de pistolet marqua malheureusement dans la vie de Torrini, le premier maître qu'ait eu Robert-Houdin.

Voici le récit même du principal acteur de ce drame :

« J'étais à Strasbourg ; je jouais au théâtre, et chacun voulait voir cette expérience si étonnante que j'avais intitulée : *Le Fils de Guillaume Tell*.

« Giovanni (c'était le nom de mon fils) jouait le rôle de Walter, fils du héros suisse. Au lieu de placer la pomme sur sa tête, il la mettait entre ses dents. A un signal donné, un spectateur, armé d'un pistolet, faisait feu sur Giovanni, et la balle allait se loger au milieu même du fruit.

« Tout le prestige était dans la substitution d'une balle à une autre. Un savant m'avait enseigné une composition métallique imitant le plomb à s'y méprendre. J'en avais fait des balles, qui, placées à côté des balles véritables, n'en pouvaient être distinguées. Seulement, il fallait éviter de les presser trop fortement, parce que la matière dont elles étaient faites était très-friable ; mais par cette raison aussi, lorsqu'elles étaient lancées par le pistolet, elles se divisaient à l'infini, et n'allaient pas plus loin que la bourre elle-même.

« Jusqu'alors je n'avais pas songé qu'il pût y avoir le moindre danger dans l'exécution de cette expérience ; j'avais pris du reste mes précautions contre toute erreur. Les fausses balles étaient enfermées dans un petit coffre dont seul j'avais la clef, et je ne l'ouvrais qu'au moment où le besoin l'exigeait.

« Ce soir-là, j'avais mis la plus grande circonspection dans les apprêts de cette scène ; aussi, comment expliquerai-je la cruelle erreur qui fut commise ? Je ne le puis ; aucune conjecture ne m'éclaire ; je ne dois accuser que la fatalité. Toujours est-il qu'une balle de plomb mêlée aux

autres se trouva dans la cassette, et qu'elle fut mise dans le pistolet.

« Concevez-vous, maintenant, ce qu'il y a d'horrible dans cette action ? Voyez-vous un père venant, le sourire sur les lèvres, commander le coup de feu qui doit tuer son fils !... C'est affreux, n'est-ce pas ?

« Le coup part, et le spectateur cruellement adroit a visé si malheureusement, que l'enfant, frappé au milieu du front, tombe aussitôt la face contre terre, se roule, se tord dans les convulsions d'une courte agonie et rend le dernier soupir...

« Un instant je restai immobile, souriant encore aux spectateurs et ne pouvant croire à un aussi grand malheur ; en une seconde, mille pensées se croisent dans mon esprit. Est-ce une illusion, une surprise que j'ai ménagée et dont je ne me souviens plus ? n'est-ce qu'une émotion de l'enfant, une suite du malaise qu'il vient d'éprouver ?

« Paralysé par le doute et l'horreur, j'hésite à changer de place ; mais le sang qui sort en abondance de la blessure me rappelle violemment à l'affreuse réalité. Je comprends enfin, et, fou de douleur, je me précipite sur le corps inanimé de mon fils. »

Autant la première légende est lugubre, autant la seconde est gaie. Elle nous reporte au temps où Robert-Houdin parcourait l'Algérie, émerveillant les Arabes et discréditant les marabouts, en faisant voir qu'un Français pouvait leur en remonter en fait de sorcellerie. Ne pouvant contenir sa colère, l'un d'eux vint l'apostropher dans un douar du cercle de Médéah où notre prestidigitateur avait trouvé l'hospitalité :

« Je crois maintenant à ton pouvoir surnaturel, me dit-il, tu es un véritable sorcier ; aussi j'espère que tu ne craindras pas de répéter ici un tour que tu as fait sur ton théâtre. » Et me présentant deux pistolets qu'il tenait cachés sous son burnous :

« Tiens, choisis une de ces armes, nous allons la charger, et je tirerai sur toi. Tu n'as rien à craindre, puisque tu sais parer les coups. »

« J'avoue que je fus un instant interdit. Je cherchais un subterfuge et je n'en trouvais pas. Tous les yeux étaient fixés sur moi, et l'on attendait une réponse.

« Le marabout était triomphant.

« Bou-Allem, qui savait que mes tours n'étaient que le résultat de l'adresse, se montra mécontent qu'on osât ainsi tourmenter son hôte ; il en fit des reproches au marabout.

« Je l'arrêtai ; il m'était venu une idée qui pouvait me sortir d'embarras, du moins pour le moment. M'adressant alors à mon adversaire :

«—Tu n'ignores pas, lui dis-je avec assurance, que pour être invulnérable, j'ai besoin d'un talisman. Malheureusement je l'ai laissé à Alger.

« Le marabout se mit à rire d'un air d'incrédulité.

«—Cependant, continuai-je, je puis, en restant six heures en prières, me passer de talisman et braver ton arme. Demain matin, à huit heures, je te permettrai de tirer sur moi en présence même des Arabes qui sont ici témoins de ton défi.

« Bou-Allem, étonné d'une telle promesse, s'assura encore près de moi si cette scène était sérieuse et s'il devait convoquer la société pour l'heure indiquée. Sur mon affirmation, on se donna rendez-vous devant le banc de pierre dont j'ai parlé.

« Je ne passai pas la nuit en prières, comme on doit le croire, mais j'employai environ deux heures à assurer mon invulnérabilité ; puis, satisfait de mon succès, je m'endormis de grand cœur, car j'étais horriblement fatigué.

« A huit heures, le lendemain, nous avions déjà déjeuné, nos chevaux étaient sellés, notre escorte attendait le signal du départ

qui devait avoir lieu après la fameuse expérience.

« Non seulement personne ne manqua au rendez-vous, mais un grand nombre d'Arabes vinrent encore grossir le groupe des assistants.

« On présenta les pistolets. Je fis remarquer que la lumière n'était point bouchée. Le marabout mit une bonne charge de poudre dans le canon et bourra. Puis les balles apportées, j'en fis choisir une que je mis ostensiblement dans le pistolet, et qui fut également couverte de papier.

« L'Arabe contrôlait tous mes mouvements ; il y allait de son honneur.

« On procéda pour le second pistolet comme pour le premier, puis vint enfin le moment solennel.

« Solennel en effet, pour tout le monde ! Pour les assistants, incertains du résultat de l'expérience ; pour Mme Robert-Houdin, qui m'avait vainement supplié de renoncer à ce tour, dont elle redoutait l'exécution, et solennel aussi pour moi, car mon nouveau truc ne reposant sur aucun des procédés employés dans une pareille circonstance à Alger, je craignais une erreur, une trahison, que sais-je ?

« Toutefois, j'allai me placer à quinze pas sans témoigner la moindre émotion.

« Le marabout se saisit aussitôt de l'un des deux pistolets, et au signal que je donne, il dirige sur moi son arme avec une attention particulière.

« Le coup part, et la balle paraît entre mes dents.

« Irrité plus que jamais, mon rival veut se précipiter sur l'autre pistolet ; plus lesté que lui, je m'en empare.

«—Tu n'as pu parvenir à me blesser, lui dis-je ; tu vas juger maintenant si mes coups sont plus redoutables que les tiens. Regarde ce mur.

« Je lâchai la détente, et, sur la muraille nouvellement blanchie, apparut une large tache de sang à l'endroit même où le coup avait porté.

« Le marabout s'approcha, trempa son doigt dans cette empreinte rouge, et, le portant à sa bouche, il s'assura en goûtant que c'était véritablement du sang. Quand il en eut acquis la certitude, ses bras retombèrent et sa tête se pencha sur sa poitrine, comme s'il eût été anéanti.

« Les assistants levaient les mains au ciel, marmotant des prières et me regardaient avec une sorte d'effroi.

« Je fis comme au théâtre, je me retirai, en laissant les spectateurs aux impressions qu'ils en avaient reçues. Nous primes congé de Bou-Allem et de son fils, et nous partîmes au galop.

« Le tour dont je viens de donner les détails, si curieux qu'il soit, est assez facile à préparer. Je vais en donner la description, en racontant le travail qu'il m'avait nécessité.

« Aussitôt que je fus seul dans ma chambre, je tirai de ma boîte à pistolets, qui ne me quitte jamais dans mes voyages, un moule à fondre des balles.

« Je pris une carte, j'en relevai les quatre bords, et j'en fis une sorte de récipient, dans lequel je mis un morceau de stéarine pris sur une des bougies qu'on avait laissées. Quand la stéarine fut fondue, j'y mêlai un peu de noir de fumée que j'avais obtenu en mettant une lame de couteau au-dessus de la lumière, puis je coulai cette composition dans mon moule à balles.

« Si j'avais laissé refroidir entièrement le liquide, la balle eût été pleine et solide, mais après une dizaine de secondes environ, je renversai le moule, et la portion de la stéarine qui n'était pas encore solidifiée sortit et laissa dans l'instrument une balle creuse. Cette opération est du reste la même que celle employée pour faire les cierges ; l'épaisseur d'un parois dépend du temps qu'on a laissé le liquide dans le moule.

« J'avais besoin d'une seconde balle ; je la fis un peu plus forte que la première. Je l'emplis de sang, et je bouchai l'ouverture avec une goutte de stéarine. Un Irlandais m'avait autrefois montré un petit tour d'invulnérabilité qui consiste à faire sortir du sang du pouce sans éprouver de douleur ; j'avais profité de ce procédé pour emplir ma balle.

« On ne saurait croire combien ces projectiles, ainsi préparés, imitent le plomb ; c'est à s'y méprendre, même de très-près.

« D'après cela, le tour doit facilement se comprendre. En montrant la balle de plomb aux spectateurs, je l'avais échangée contre ma belle balle creuse, et c'est cette dernière que j'avais mise ostensiblement dans le pistolet. En pressant fortement la bourre, la stéarine s'était cassée en petits morceaux qui ne pouvaient m'atteindre à la distance où je m'étais placé.

« Au moment où la coup de pistolet s'était fait entendre, j'avais ouvert la bouche pour montrer la balle de plomb que je tenais entre mes dents. Le second pistolet contenait la balle remplie de sang qui, en s'aplatissant sur le mur, y avait laissé son empreinte, tandis que les morceaux avaient volé en éclats. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

PERSONNEL

Samuel Shubbeck, d'Utica, N.-Y., inventeur de l'appareil télégraphique Morse, est mort de pneumonie la semaine dernière, à l'âge de 76 ans.

Sa Majesté la Reine Victoria a conféré au Colonel Robertson Ross, autrefois Adjudant-Général de Milice au Canada, le titre de Compagnon de l'Ordre du Bain.

M. Charles Boucher de Grosbois, autrefois de Chambly, et établi depuis quelques années au Brésil, est en ce moment à St. Bruno, chez son frère M. le Dr. de Grosbois. M. Chs. de Grosbois est le neveu de l'hon. M. de Boucherville. Il est parti il y a sept ans pour le Brésil, où il est propriétaire d'une plantation. Il est en promenade en Canada pour quelques mois.

Son Excellence le lieutenant-gouverneur vient de nommer Louis-Gustave de Lorimier et Joseph Roy, écuyers, de la cité de Saint-Hyacinthe, conjointement protonotaire de la cour supérieure, greffier de la cour de circuit, greffier de la couronne et greffier de la paix du district de St. Hyacinthe, les commissions nommant Louis-Gustave de Lorimier et Pierre Boucher de la Bruère, écuyers, aux dites charges ayant été révoquées.

Antoine Fortier, Hercule Lemery, Pierre Perrin, fils, Louis Rodrigue, fils, et Isidore Hamelin, écuyers, du village de Sainte-Scholastique, dans le comté des Deux-Montagnes, viennent d'être associés à la commission de la paix pour le district de Terrebonne.

Walter Thompson, écuyer, de Litchfield, dans le comté de Pontiac, et David Miller Rattray, écuyer, du village du Portage-du-Fort, dans le dit comté, viennent d'être associés à la commission de la paix pour le district d'Ottawa.

L'hon. W. P. Howland, ex-lieutenant-gouverneur d'Ontario ; l'hon. John Young, de Montréal ; M. E. P. Lawrence, de St. Jean, N. B., et M. Jack, d'Halifax, ont été chargés par le gouvernement de faire une étude approfondie sur les avantages que donnerait la construction du canal de la Baie-Verte.

M. H. Weiplet a été nommé maître de poste de l'Assemblée Législative en remplacement de feu M. L. Morel.

LA LEGENDE DU ROITELET EN NORMANDIE

On professe dans les campagnes normandes une sorte d'idolâtrie affectueuse pour le roitelet, que l'on appelle aussi reblet-bacatin, et auquel on a donné le surnom caressant et protecteur de *poulette au bon Dieu*. C'est que, d'après une légende, le roitelet a rendu un bien grand service à l'humanité.

Il fallait un messenger pour rapporter le feu du ciel sur la terre : le roitelet, tout faible et délicat qu'il est, consentit à accomplir cette mission périlleuse. Peu s'en fallut qu'elle ne devint fatale au courageux oiseau ; car durant le trajet le feu consuma tout son plumage, et atteignit jusqu'au léger duvet qui protégeait son corps fragile. Emmerveillés d'un dévouement si merveilleux, tous les oiseaux, d'un commun accord, vinrent offrir au roitelet une de leurs plumes, afin de revêtir sa chair nue et frissonnante. Le hibou seul, en philosophie chagrin, se tint à l'écart et refusa d'honorer par ce faible don un acte d'héroïsme qu'il n'eût point exécuté. Mais l'insouciance cruelle du hibou excita contre lui l'indignation des autres oiseaux à tel point qu'ils ne voulurent plus désormais le souffrir en leur compagnie : aussi est-il obligé de se soustraire à leur rencontre pendant tout le jour, et c'est seulement quand la nuit est venue qu'il se hasarde à sortir de sa triste cachette.

P. JOIGNEAUX.

INHUMATIONS PRÉMATURÉES

Une dépêche adressée de Québec au *Free Press* d'Ottawa, à la date du 29 juin, mentionne une rumeur d'après laquelle on aurait découvert, à Québec même, un cas horrible d'inhumation prématurée, c'est-à-dire qu'un monsieur de Québec, mort subitement l'hiver dernier, aurait été mis vivant dans son cercueil.

La dépêche ne donne pas de détails, et il est à désirer que cette rumeur ne soit pas fondée. Malheureusement, il n'est que trop réel et trop bien constaté, en tous pays, que les cas d'inhumation prématurée sont bien plus nombreux qu'on le croit généralement.

On frémit à la lecture des récits de ce genre contenus dans les anciens journaux et dans certains recueils. C'est à la science, secondée par les autorités, à prévenir ces terribles malheurs.

En France, l'article 351 du Code Pénal pourvoit à la constatation du décès, dans tous les cas, par un commissaire de police assisté d'un médecin. Malgré cela, un statisticien a constaté, sur des preuves irrécusables, que de 1837 à 1843, il y a eu, en France seulement, CENT-CINQUANTE inhumations prématurées, CENT CINQUANTE personnes enterrées vivantes !

Les signes de la mort réelle sont nombreux et familiers aux médecins. En voici un néanmoins qui peut n'être pas connu ici et qu'un journal français signalait, il y a quelques mois, en ces termes :

« M. Bouchet vient de signaler un nouveau signe de la mort réelle, destiné à s'ajouter à ceux qui rendent de moins en moins probable le danger des inhumations prématurées. Au moment de la mort, dit-il, le sang contenu dans les veines laisse dégager, par suite de sa décomposition, des gaz qui se trouvent emprisonnés dans ces veines et y forment des dépôts que les physiologistes appellent pneumatoses. Le phénomène a lieu dans toutes les séries de veines, mais il est plus facilement appréciable dans celles de la rétine, à l'aide de l'instrument appelé *ophthalmoscope* destiné à éclairer et à examiner les profondeurs de l'œil. Appliqué à l'œil d'une personne morte, l'*ophthalmoscope* permet d'apercevoir à travers les veines rétiniennes, des solutions de continuité dans la masse sanguine, solutions amassées par la formation et l'emprisonnement des gaz, et que l'on ne saurait mieux comparer qu'à ces interruptions que l'on remarque quelquefois dans l'alcool des thermomètres. La présence de ces interruptions est un signe certain du décès.

« Un autre signe est l'abaissement à

vingt-deux degrés (centigrades) ou moins de la température du corps. »

Cette méthode de constater le décès est fort simple et mérite d'être appliquée.

E. BLAIN DE ST. AUBIN.

Ottawa, le 30 juin 1875.

SEMAINE POLITIQUE

En attendant la réponse des urnes, voici toujours celle du suffrage public consulté au jour de la *Nomination*, le mercredi 30 du mois passé.

Ces 19 candidats ont été unanimement élus :

Argenteuil	Bellingham
Bagot	Gendron
Brome	Lynch
Châteauguay	Laberge
Deux-Montagnes	Ouimet
Dorchester	Larochelle
Iberville	Mollenr
Joliette	Dr. Lavallée
Missisquoi	Baker
Mégantic	Irvine
Montmorency	Angers
Napierville	Lafontaine
Pontiac	Church
Richelieu	Mathieu
Richmond et Wolfe	Picard
Rimouski	Chauveau
Sherbrooke	Robertson
St. Hyacinthe	Bachand

Notre prochain numéro donnera la liste complète des représentants élus par la voie du scrutin secret.

La question des Black-Hills, où des bandes de mineurs, attirés par les récits fantastiques d'inépuisables mines d'or, se rendaient au mépris des lois régissant les réserves indiennes, va maintenant recevoir une prompt solution.

Voici la dépêche reçue à Washington à ce sujet :

Agence de Red Cloud, 24 juin 1875.

Les Indiens de Red Cloud et de Spotted Tail ont signé le traité par lequel ils renoncent à leurs droits dans le Nebraska. Ils demandent \$11,600 en chevaux ; \$9,000 en vaches ; \$2,100 en harnais et \$2,200 en wagons. Tous sont satisfaits.

(Signé) J. M. DANIELS,

Inspecteur du bureau des Affaires indiennes.

C'est, fort heureusement, une autre grande guerre indienne d'évitée.

Il vient de se former, en vue du Centenaire, une association se composant des principaux banquiers et présidents de banques des Etats-Unis, et qui aura pour objet de faire une collection de toutes les monnaies et de tout le papier-monnaie mis en circulation dans le pays depuis l'époque coloniale jusqu'à nos jours. Cette collection figurera à l'exposition de 1876.

En France, tandis que l'Assemblée termine petit à petit le bill de l'organisation des pouvoirs, et s'achemine vers la dissolution, quelques départements du Midi subissent toutes les horreurs d'une inondation sans précédent.

Un télégramme spécial, adressé au *Times*, dit que 900 personnes ont péri à Toulouse seulement pendant l'inondation.

On craint qu'une épidémie n'éclate dans cette ville, et on évalue à 2,000 le nombre des maisons qui ont été entraînées par les eaux à Toulouse et dans les environs. Quant aux dommages, ils sont estimés entre douze et quinze millions de livres sterling (\$75,000,000).

Le correspondant du *Times* à Paris fait appel à la charité anglaise en faveur des inondés.

Le *Daily News*, sur la foi d'une dépêche particulière, fixe à 3,000 le nombre des victimes.

Le duc de MacMahon s'est rendu sur les lieux, distribuant des secours et des consolations aux malheureux. A Paris, les Américains résidents ont commencé une souscription en faveur des inondés, et ils demandent le concours de leurs compatriotes des Etats-Unis.

Rien de nouveau en Allemagne. En Angleterre, calme plat, si ce n'est le voyage du Lord-Maire à Dublin, pour assister aux exercices du tir qui ont eu lieu entre les Irlandais et les Américains. Ces derniers ont été les vainqueurs.

De Madrid, on annonce officiellement que le général Martinez Campos occupe sur l'Ebre des positions qui lui permettront d'empêcher les carlistes de s'échapper de Valence, de l'Aragon et de la Catalogne.

Le gén. Jovellar, à la tête de 28,000 hommes, fait avancer ses troupes par différentes routes pour rencontrer le chef carliste Dorreguray qui commande douze mille hommes.

A Cuba, les insurgés ont nommé un nouveau président, M. Francisco V. Aguilera.

A. ACHINTRE.

LE MOT DE L'ENIGME

« Ce qu'il y a de plus digne d'être montré aux hommes, c'est une âme humaine. »

« The one thing worth showing to mankind is a human soul. »

(BROWNING.)

XXXIII

(Suite.)

Je remontai chez moi, non-seulement résolue, mais quelque peu électrisée par la vivacité de l'impression que je venais de recevoir. Ces deux mots : *mensonge* et *trahison*, qui s'étaient offerts à ma pensée, avaient eu sur moi un effet puissant, et peut-être en auraient-ils un semblable sur toutes les femmes qui se trouvent dans une situation analogue, si elles avaient le courage de les articuler et d'appeler ainsi les choses par leur nom. Mais le résultat et l'indice d'un premier pas dans une fausse route, c'est l'empressement à trouver de faux noms pour déguiser ce qu'on ne veut plus combattre. Il est beau, il est séduisant d'inspirer et d'éprouver ces grands sentiments que chantent les poètes et que les romanciers exaltent, mais il n'est pas beau de mentir. Aucun poète ne l'a dit, aucun romancier n'a osé le prétendre. Or c'est cet ingrédient, indispensable dans tous ces petits drames intérieurs (réels ou fictifs), qui devrait, ce me semble, en dégoûter ceux-là même qui n'appliquent point aux choses une mesure plus haute que celle du monde. Quant à moi, cette réflexion, qu'il me serait impossible de parler désormais de l'amitié de Gilbert sans mentir, et qu'au retour de Lorenzo je n'aurais pas le même droit qu'auparavant de le regarder en face, cette réflexion, dis-je, suffit pour me donner, en ce moment, tant de résolution, que je crus l'épreuve terminée, et il me sembla que j'aurais peu de peine à accomplir la tâche à laquelle je ne cherchais plus à me soustraire.

Mais le soir, lorsque Gilbert arriva fort tard, lorsque je m'aperçus que ma sérénité apparente et l'animation de mes traits lui semblaient un acquiescement à sa demande, lorsque après m'avoir regardé un instant, il me parut soudainement délivré d'une vive appréhension et que ses yeux rayonnèrent de bonheur, je me troublai quelque peu.

Il y avait assez de bruit et de monde dans le salon ce soir-là. On faisait une sorte de répétition de ce qui devait se passer le lendemain. Mes cousines étaient au piano avec le baron et Lando. Leslie regardait de loin Stella, qui, sous prétexte de parcourir un volume de Dante, pour préparer ce qu'elle nous réciterait, était assise à l'écart, silencieuse et absorbée. Personne n'était sur la terrasse ; je me dirigeai de ce côté. Je sentis que les yeux de Gilbert me suivaient, et qu'il hésitait à me rejoindre. J'hésitais aussi. Mais, craignant de voir renaître mon irrésolution et voulant me mettre sur-le-champ dans l'impossibilité d'y céder, je levai les yeux et je lui fis signe d'approcher. A l'instant il fut près de moi, et, comme je me taisais encore, il me dit avec émotion :

— M'avez-vous accordé ma grâce, madame ?

J'étais terriblement émue de mon côté, mais je pus ne point le paraître.

— Oui, lui dis-je, je vous pardonne, car vous avez été sincère, et cela vaut mieux que tout. Moi aussi, monsieur de Kergy, je vais l'être. Je vous dis donc, sans détour : Partez, vous le devez, et je le désire.

Il tressaillit violemment, mais il ne dit pas une parole. Je poursuivis avec une étonnante tranquillité, quoique mon cœur battit bien fort :

— Demain, je le sais, tous, ici, comptent sur vous, et j'y compte aussi. Mais ne restez pas à Naples au-delà du jour suivant, s'il se peut. Et quand vous serez parti, soyez sûr que vous serez satisfait de m'avoir obéi.

Il ne répondit pas.

— Qui sait ? poursuivis-je avec douceur, un jour viendra peut-être où nous nous retrouverons, et où nous pourrions être vraiment amis, sans mensonge, sans fausseté, dans le sens vrai de ce mot : ce qui est impossible aujourd'hui, ne le sera pas toujours.

Tandis que je parlais, il était adossé à la muraille, les bras croisés. Il n'avait écarté d'abord la tête baissée, mais il la leva tout-à-coup, et je vis alors son regard et ses traits voilés d'une telle tristesse, que j'eus à faire un violent effort pour demeurer maîtresse de moi-même.

Il me dit enfin :

— Vous avez raison. Oui, j'ai été fou de venir, je serais plus insensé encore de rester. Je vous obéirai, madame, je ne puis me plaindre et je vous respecte autant que je...

Il s'arrêta, car je fis un mouvement pour l'interrompre. Ce que j'avais à dire était dit, et je sentais que l'entretien ne devait pas se prolonger davantage. J'allais quitter la terrasse, mais il me retint.

— Un seul instant, de grâce, madame. Un seul et dernier instant, car qui sait si même, pour vous dire adieu, vous m'en accorderez un autre ? ...

Je m'arrêtai.

— Oui, poursuivit-il lentement, je veux penser, en effet, qu'il me sera donné de vous revoir un jour et d'être votre ami sincèrement. Le temps passera sur ma tête et sur la vôtre. Vous ne serez pas toujours jeune et belle. De longues années s'écouleront sans doute. Mais, pour supporter ce jour-ci, il me faut dévorer d'avance et la jeunesse et le temps, et songer à celui où je pourrai enfin vous revoir et reprendre sans crainte ce nom qu'il ne faut pas usurper, j'en conviens, tant que l'on peut craindre de le profaner. J'attendrai ce jour.

Je n'écoutais pas de sang froid sa voix émue et tremblante, mais je n'en fis rien voir, et je sus même lui répondre, en riant :

— Il ne sera pas nécessaire d'attendre aussi longtemps que vous le pensez, soyez-en certain. Longtemps avant que mes cheveux n'aient blanchi, ce qu'il y a de bon et de vrai dans votre amitié me sera rendu. Car, avant ce jour, une femme, plus belle que moi (la chose n'est pas rare), digne de vous, d'ailleurs, et à qui votre cœur pourra se donner tout entier, aura effacé le souvenir d'une fascination passagère que j'ai causée, sans le vouloir, mais qui ne se prolongera pas un seul instant par ma volonté.

Je passai devant lui sans le regarder ou lui donner le temps de me répondre, et je rentra dans le salon. Là, j'allai m'asseoir sur un canapé placé dans le coin le plus obscur, ou plutôt j'y tombai pâle, défaillante, et épuisée de l'effort que j'avais fait.

Je ne pensais pas un mot de ce que je venais de dire à Gilbert. Mon devoir était de l'éloigner ; ce devoir était accompli ! Mais je ne désirais pas du tout qu'un autre vint si vite effacer mon image. Je l'avais dit pour calmer ses regrets, pour lui paraître indifférente. Je me savais très-bon gré de mon courage. Lorsque je songeais à Lorenzo, je me trouvais même tout à fait héroïque, et j'allais le trouver encore bien davantage.

Lando quittait en ce moment le piano, où il était demeuré toute la soirée près de Teresina. Celle-ci, pour le dire en passant, avait si bien su profiter de ses conseils, que sa toilette, devenue irréprochable, rehaussait maintenant singulièrement l'effet de sa beauté. Lando s'en apercevait, et il était évident qu'il réfléchissait aussi à la dot considérable de ma cousine, qui, ajoutée à ses autres agréments, pourrait lui donner le moyen d'abrèger son exil, et de retourner à Paris avant les deux années révolues. Lors donc que je le vis se diriger, d'un air grave, vers la place où j'étais assise, je m'attendis à recevoir une confidence à laquelle j'étais préparée depuis longtemps. Je ne me doutais pas que ce qu'il avait à me dire me regardait beaucoup plus directement que lui-même.

— Ma cousine, me dit-il à demi-voix, en prenant place près de moi, j'ai des nouvelles de Milan.

Je fis un mouvement involontaire. Il n'y prit pas garde et poursuivit :

— Des nouvelles qui prouvent que je n'avais pas tort, l'autre jour, lorsque je vous

disais que la belle Faustina se chargerait de vous venger. Seulement, je ne croyais pas que ce serait si vite.

Ramenée ainsi subitement à la réalité la plus douloureuse de ma vie, j'en fus en ce moment d'autant plus inderdite et saisie. Cependant, quoique les bavardages de Lando me fussent ordinairement odieux, loin de lui imposer silence, j'exigeai, au contraire, qu'il ne me cachât rien.

— Eh bien donc, continua-t-il, il paraît que la Milanaise, outre sa belle passion pour Lorenzo, ne s'était jamais consolée d'avoir été frustrée par lui de la couronne de duchesse sur laquelle elle comptait. En sorte que, tout en ne négligeant rien pour conserver l'empire qu'elle avait reconquis sur lui, elle n'était pas cependant tout à fait indifférente aux hommages d'un certain demi-potentat danubien qui lui offrait de partager avec lui sa principauté et ses millions. Elle balançait pourtant encore, à ce qu'il paraît, entre l'ambition et l'amour, lorsque tout à coup Lorenzo, qui avait quelques soupçons et était aux aguets, s'est trouvé inopinément en présence de ce rival. Alors, explication violente, emportement, défi. Lorenzo était au moment de se battre avec lui, lorsque la dame a empêché l'affaire d'aller plus loin, en déclarant qu'elle accordait sa main au potentat!... En sorte que, poursuivit Lando en se frottant les mains, d'ici à peu, j'imagine, donna Faustina sera partie pour les rives du Danube, vous serez débarrassée d'elle à jamais, et nous allons voir revenir Lorenzo de fort mauvaise humeur. Mais, franchement, tant pis pour lui; cette punition n'est pas la centième partie de celle que méritait, en cette circonstance, le mari d'une femme telle que vous!...

« Oh! juste ciel! quel est mon sort! et quel est cet époux auquel il faut que je m'immoie!... »

Telle fut ma première pensée en entendant ce récit, et une heure après, seule dans ma chambre, je n'avais pu encore surmonter l'amertume et l'agitation qu'il m'avait causées. La grande tentation renaissait puissante et formidable, et le désir de rappeler la sentence que je venais de prononcer s'empara de nouveau de mon esprit. Le voir, l'entendre, lui parler parfois, rencontrer son regard sympathique, tout cela m'était-il vraiment interdit? serait-ce là manquer à l'époux qui m'ourtrageait si publiquement? Non, non, il ne pouvait en être ainsi... Tout le monde ignorait encore que Gilbert dût quitter Naples. Une ligne, un mot de moi suffirait pour l'empêcher de partir, et la vie nouvelle créée par sa présence continuerait, comme s'il n'était rien survenu qui dût la changer!... Déjà j'avais saisi une plume, et ce mot était tracé... lorsque j'entendis se réveiller, dans mon souvenir, les paroles de Livia: « Pense à Dieu qui est plus offensé que toi, » puis celles-ci: « Si tu te crojas affranchie de ton côté, ta chute serait prompte, rapide, profonde... »

Ces paroles m'arrêtèrent et me firent frissonner, car j'aperçus alors par quelles gradations j'avais passé depuis un mois, je compris que Livia avait raison, et que si, en ce moment, je redescendais les échelons que je venais de gravir, ce serait en effet pour tomber plus bas que celui où je me trouvais, pour tomber peut-être jusqu'au dernier!

Ma sœur, de loin, m'aidait encore, et sa prière, sans doute, secondait dans mon âme la clarté grandissante. Je déchirai le papier sur lequel je venais d'écrire, et, cette fois, sans exaltation, et me préparant à souffrir et à lutter encore, je renouvelai la résolution à laquelle j'avais été si près de manquer. Il me sembla que cette petite victoire, sans avoir diminué ma tristesse, avait ajouté à mes forces, et qu'après l'avoir remportée, le diamant intérieur brillait d'un éclat un peu plus vif qu'au paravant.

XXXIV

Je fis semblant d'être surprise, le lendemain matin, lorsque j'appris par Lando que Gilbert était obligé de partir, dans les vingt-quatre heures, pour rejoindre un Anglais de ses amis avec lequel il devait se rendre en Egypte, et qui lui avait télégraphié qu'il serait à Malte avant la fin de la semaine.

Je ne me souviens, pendant cette matinée, que d'une tristesse qui alla en croissant à mesure que les heures s'écoulaient. Vers la chute du jour, cette tristesse changea de caractère, et s'assombrit encore par l'arrivée d'une lettre de Lorenzo qui annonçait son retour pour le surlendemain.

Il avait quitté Milan, il était à Bologne: il y était réellement cette fois, et non plus comme lorsqu'il avait prétendu y aller pour rejoindre à Sorrento donna Faustina! Oh! quels souvenirs amers, quels ressentiments reveillés à la lecture de cette lettre, dé-

mée en même temps de tendresse et de vérité! Il devinait bien sans doute qu'un esclandre dont quelques journaux avaient parlé (tout en ne donnant que les initiales des personnages intéressés) était arrivé à ma connaissance; mais il était dans cette sorte d'humeur, où les torts que l'on a produisent l'irritation contre ceux qui en souffrent. Evidemment, en ce moment il éprouvait des regrets, mais pas l'apparence de repentir: et, sans me le dire explicitement, cette lettre semblait destinée à me prévenir (comme il l'avait fait naguère pour les questions, les conseils ou les promesses) qu'il n'accepterait pas davantage aujourd'hui les reproches. Pas un mot qui pût toucher ma générosité, pas un seul qui fit appel à mon cœur! Le froid, la nuit sombre m'enveloppaient de ce côté sans retour. Telle fut ma conviction après avoir lu cette lettre. Je n'en fis pas moins assez bonne contenance lorsque le soir fut venu, me disant que cette lutte avec moi-même serait finie dans quelques heures, et que le lendemain je serais libre de me livrer sans contrainte à mes pensées, et que je n'aurais plus alors la peur de les trahir.

Le grand salon qui donnait au rez-de-chaussée sur le petit jardin pompéien, et au-delà sur la colonnade du portique, avait été arrangé par les soins de Lando de façon à y placer une estrade, ornée de lumières et de fleurs, sur laquelle devait avoir lieu le concert, mêlé de déclamation, qu'il avait improvisé, et dont, au commencement, Gilbert était chargé d'expliquer le but. A la fin, Angiolina (pour qui Lando avait réclamé cette veillée extraordinaire) devait faire le tour de l'assemblée une corbeille à la main, et y recueillir les dons destinés aux pauvres gens à qui sa mère avait sauvé la vie.

Lando excellait dans ce genre d'arrangements, et à dire le vrai, ceux-ci ne laissaient rien à désirer. Il faut ajouter que, hormis Gilbert, Stella et moi, toute notre petite coterie le suivait avec élan.

Ma tante, en particulier, voyait du meilleur œil ce mélange de charité et de divertissement qui satisfaisait à la fois son bon cœur et sa passion dominante: il lui semblait que jamais plus belle invention n'avait traversé les Alpes pour venir jusqu'à nous. Ce jour-là, en outre, elle avait fait une découverte qui mettait un terme à toutes ses indécisions maternelles sur le sort de sa fille aînée. Ces indécisions, suite des intentions de plus en plus évidentes de Lando, n'étaient causées ni par la frivolité qu'on pouvait reprocher à celui-ci, ni par l'extravagance avec laquelle il avait dissipé son modeste patrimoine, ni par aucun autre motif dicté par la prudence, mais uniquement par une difficulté qui s'était évanouie en un clin d'œil, lorsque ma tante avait découvert un fait ignoré jusqu'alors, à savoir que Landolfo Landini (comme un grand nombre de cadets de bonne maison en Italie) avait le droit de prendre, en se mariant, un titre qu'il n'avait point porté jusque-là. Oh! dès lors, il ne lui manquait plus rien! Elle avait toujours trouvé don Landolfo presque parfait; mais maintenant qu'il pouvait offrir à sa fille le titre gracieux de comtesse del Fiore, c'était un homme accompli, et après cette révélation, son consentement ne s'était plus fait un seul instant attendre. Lando, au milieu des préparatifs dont il s'était chargé, avait pris le temps de venir à la hâte m'informer de cette nouvelle.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.
(A continuer)



ATELIER DE PIERRES ET DE MARBRES DE LA PUISSANCE, 60 Rue Bleury, Montreal. H. L. GODFRAY. Marbre pour Monuments, Tombs, Mortuaires, Manteaux de Cheminées, et pour Meubles, et toute espèce d'ouvrages de Marbre et de Pierre pour les Cimetières. Dessins envoyés sur demande. 6-26-4-115.

PRINTEMPS, 1875.

Le meilleur assortiment de POELES DE CUISINE AMERICAINES, GLACIERES SABOTIERES, Escabeaux Brevetés, Ustensiles de Cuisine les plus nouveaux. Venant d'être reçus, le meilleur choix de Corniches et Ornaments de Rideaux, BAGUETTES D'ESCALIERS, etc., etc L. J. A. SURVEYER, 6-19-52-105 524, Rue Craig, Montréal.

COMPAGNIE D'ASSURANCE "LA ROYALE CANADIENNE." Capital, - - - - - \$6,000,000 Fonds Disponibles, u-delà de - - - - - \$1,031,000 DIRECTEURS: JOHN OSTELL, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz." J. F. SINCENNES, Vice-Président "La Banque du Peuple." ANDREW WILSON, Directeur "La Nouvelle Compagnie du Gaz" et "La Compagnie des Chars Urbains." W. F. KAY, Directeur "Banque des Marchands du Canada." M. C. MULLARKY, Vice-Président "Le Crédit Foncier du Bas-Canada." HORACE AYLWIN, Port Hope. ANDREW ROBERTSON, Vice-Président "Chambre de Commerce de Montréal et de la Chambre de Commerce de la Puissance." Président de la "St. Pierre Land Co." DUNCAN MCINTYRE, de MM. McIntyre, French & Cie., Négociants. OFFICIERS: Vice-Président: JOHN OSTELL Président: J. F. SINCENNES. Secrétaire: ARTHUR GAGNON. Gérant Général: ALFRED PERRY. Gérant de la Marine: CHS. G. FORTIER. Assure toute description de Risques contre le Feu, Cargaisons et Coques de la navigation intérieure; aussi Cargaisons océaniques et Frêts sur les steamers et vaisseaux à voile de première classe. BUREAU PRINCIPAL: 160, RUE ST. JACQUES, MONTREAL. 5-46-52-1

LE VIDO. EAU DE BEAUTE, PREPARATION DE N. DUDEVOIR. AUX DAMES. Pour l'usage de la toilette et pour perpétuer la fraîcheur d'un beau teint: sa propriété tempère la chaleur et la sécheresse de la peau, donne à ses fibres une vigueur et une élasticité charmante. C'est un préservatif et un remède contre le masque auquel les Dames sont sujettes. Manière de s'en servir: Pour les maladies de la peau, les Humeurs, les Eruptions, les Boutons, le Psoriasis, les Taches, les Clous, etc., la peau doit être bien lavée et tenue bien propre pendant que l'on fait usage de l'Eau pour le teint. Le VIDO est une des plus belles découvertes pour embellir le teint. Par l'usage de cette Eau vous aurez toujours la peau du visage d'une éclatante blancheur. Toute personne envoyant \$1.00 par la malle recevra une bouteille par la malle suivante. Enregistré à Ottawa conformément à l'acte du Parlement, 4 février 1875. Vendu chez le Dr. GAUTHIER, 6-17-52-100 190, Rue St. Laurent.

Librairie Ovide Fréchette, CAISSE D'ECONOMIE, RUE ST. JEAN, HAUTE-VILLE, QUEBEC. On trouvera à cette Librairie le plus bel assortiment de livres de prières, dont la richesse et le fini ne laissent rien à désirer; livres de la meilleure Littérature tant Ancienne que Moderne; Articles de bureaux, Ornaments de Corniches et de Salons. Chromos, Gravures Profanes et Religieuses par les meilleurs Artistes Français et Etrangers. Toute commande pour importation laissée à cette Librairie sera exécutée sous le plus bref délai et à d. conditions assez libérales pour défier toute compétition. On reçoit chaque semaine à cette Librairie les principales nouveautés Parisiennes. 5-49-52-4

BUREAUX A LOUER. Deux ou trois jolies CHAMBRES, coin des rues Craig et Bleury. AUSSI un étage entier, commode et bien éclairé, très convenable pour une manufacture d'articles légers. S'adresser à G. B. BURLAND, 46, RUE ST. JEAN.

"CAR LE SANG, C'EST LA VIE." CELEBRE PURIFICATEUR DU SANG DE CLARKE (Marque de Commerce:—"Blood Mixture.") LE GRAND PURIFICATEUR ET RESTAURATEUR, nettoye et élimine du sang toutes les impuretés, et ne saurait être trop hautement recommandé. C'est un remède infailible contre la Scrofule, le Scorbut, les maladies de la Peau, et les Plaies de toutes sortes. La guérison est permanente. Il guérit les Vieilles Plaies les Plaies Ulcérées sur le Cou les Plaies Ulcérées sur les Jambes les Boutons Noirs sur la Figure les Scorbut et ses suites les Ulcères cancéreux les maladies du Sang et de la Peau les Enflures Glandulaires Elimine du Sang toutes les matières impures quelle qu'en soit la cause. Comme ce mélange est agréable au goût et exempt de toute matière injurieuse à la constitution la plus délicate de l'un ou de l'autre sexe, le Propriétaire conseille fortement aux malades d'en faire l'essai. Des Millions de Témoignages attestent de son efficacité. Vendu en Bouteilles à \$1.00, et en Caisnes, contenant six fois la même quantité, pour \$4 chaque—ces dernières en contiennent une quantité suffisante pour opérer la guérison dans la plupart des cas invétérés. EN VENTE CHEZ TOUS LES PHARMACIENS ET MARCHANDS DE MEDICINES PATENTEES de l'univers. Seul Propriétaire: F. J. CLARKE, Chimiste, APOTHECAIRES HALL, LINCOLN, ANGLETERRE. Agents en gros pour les Provinces de Québec et d'Ontario: EVANS, MERCER & Cie., MONTREAL Expédié par la malle sur réception d'un mandat de Poste. 6-23-52-114

APPRENTIS DEMANDES. On demande deux ou trois JEUNES GARÇONS respectables et bien recommandés, pour apprendre L'IMPRIMERIE, et un JEUNE HOMME capable de travailler les PRESSES GORDON. S'adresser au bureau de L'Opinion Publique, 319, Rue St. Antoine.

12 Chromos pour \$1. La meilleure chance jamais offerte aux agents. Nous expédions par la malle à n'importe quelle adresse, franc de port, 12 magnifiques Chromos à l'huile, dimensions: 9x11, montés, sur réception de \$1. Vous les recevrez \$3 dans une heure. Essayez une agence de Chromos, c'est la plus rémunérative. Tout le monde aime et achète des gravures. Nous avons du travail et de l'argent pour tous: hommes et femmes, garçons et filles, pour tout le jour ou pour les heures de loisir, le jour ou le soir, pour la maison ou le voyage. Envoyez \$1 dans une lettre. Les Chromos vous parviendront par la malle suivante. Ils se vendent à première vue.

ON DEMANDE des agents pour les meilleurs paquets de prix de l'univers. Chaque paquet contient 15 feuilles de papier, 15 enveloppes, plume, manche de plume, crayon, mesure d'une verge patentée, un lot de par fumerie et un joyau. Un paquet seul avec un prix élégant, par la poste affranchi, 25 centimes.

MEILLEURE Montre Imitation d'or, celle qui se vend le mieux d. monde. Cette montre est d'argent par plaqué en or par le meilleur procédé galvanique, montée sur diamants, avec second disque renforcé; balancier d'expansion; mouvements en nickel; couvert merveilleusement gravé; elle paraît aussi bien qu'une montre d'or qui aurait coûté \$60 à \$80. Elle se vend ou se change facilement pour \$25 à \$30. Si vous voulez une montre pour vous-même ou pour faire de l'argent, essayez celle-ci. Prix: \$17 seulement. Nous envoyons cette montre C. O. D. soumise à l'approbation du acheteur, sur réception de \$2 accompagnant la commande; la balance de \$15 devra être payée à l'express si la montre vous convient.

TOUS peuvent faire beaucoup d'argent en vendant nos marchandises. Nous avons beaucoup d'autres Nouveautés dont l'usage est aussi général que la farine. Envoyez un estampeur pour notre catalogue illustré. Adressez: F. P. GLUCK, New Bedford, Mass. 6-20-52-106

DEMANDEZ le VINAIGRE de LEFFEBVRE spécialement recommandé par la faculté médicale, comme exempt de toute adultération et supérieur à tout vinaigre importé. En gros et en détail. Vinaigrerie en Entrepôt de Montréal, 41, r. Bonsecours. 6-23-26-103

ON DEMANDE Un AGENT actif et intelligent pour solliciter des Abonnés pour L'OPINION PUBLIQUE. Ce Journal a trois fois la circulation de n'importe quel autre Journal français publié en Canada, et devrait obtenir une clientèle nombreuse parmi les marchands Anglais et Français. On exigera des références des personnes faisant application. L'Agent devra parler également bien l'Anglais et le Français, et pouvoir se présenter aux clients d'une manière convenable. S'adresser à GEORGE E. DESBARATS, 319, RUE ST. ANTOINE.

APPRENTIS DEMANDES. On demande deux ou trois JEUNES GARÇONS respectables et bien recommandés, pour apprendre la LITHOGRAPHIE. S'adresser au bureau de L'Opinion Publique, 319, Rue St. Antoine.

"L'OPINION PUBLIQUE" Publiée tous les Jendis à Montréal, Canada. Par la Compagnie Burland-Desbarats. ABONNEMENT: \$3.00 par année. Aux États-Unis: 3.50 " Par numéro: 7 Centimes.

Envois par lettres enregistrées ou par mandats sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal. ANNONCES: 10 Centimes la ligne.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnement pour moins de six mois. Tout semestre commencé se paie en entier. Pour discontinuer son abonnement il faut en donner avis au moins quinze jours d'avance, au bureau de l'administration. L'agent-collecteur et les porteurs ne sont pas autorisés à recevoir de désabonnements. Lorsqu'un abonné change de demeure, il doit en donner avis huit jours d'avance. Si l'abonné ne reçoit pas son journal, il est requis de porter plainte immédiatement à l'administration. Les frais de poste sont payés par la Compagnie.

L'Opinion Publique est imprimée et publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS (à responsabilité limitée), à ses bureaux, Nos 311 à 319, rue St. Antoine Montréal.